29e ANNÉE — T. XLIV

N° 992 — 8 juin 1947



LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, rue Bayard, Paris-8e
Chèques postaux : Paris Compte n° 1668

Le numéro : 12 francs
Abonnements { Un an : 260 francs / Six mois : 140 francs

Saint Adalbert et la Pologne 1947

Lettre pastorale de S. Ém. le cardinal Hlond, primat de Pologne, **pour le 950e anniversaire du martyre de saint Aldabert**

(10. 3. 47)

Les solennités religieuses de la célébration du 950e anniversaire du martyre de saint Adalbert, apôtre et patron de la Pologne, ont eu lieu à Gniezno du 23 avril au 4 mai 1947. Le dimanche 27 avril, la châsse en argent renfermant les reliques de saint Adalbert fut transférée de l'église Saint-Michel, dans un cortège où se trouvaient une trentaine d'évêques, à la basilique de Gniezno, démolie durant la guerre, mais aménagée provisoirement. La Messe pontificale fut célébrée par S. Em. le cardinal Sapieha. Dans son discours, Mgr Swirski déclara que, à l'exemple de saint Adalbert, il faut défendre sa foi jusqu'au martyre. Des dizaines de milliers de pèlerins ont surmonté de grandes difficultés de transport pour assister à ces fêtes religieuses. Il ne semble pas que l'autorité civile ait facilité, bien au contraire, la célébration de cet anniversaire à la fois religieux et national. Les 28 et 29 avril, les évêques polonais tinrent à Czenstochowa leur Conférence plénière.

Nous donnons ci-dessous une traduction de la lettre pastorale que le cardinal Hlond, primat de Pologne, a adressée à la nation à l'occasion de ce 950e anniversaire du martyre de saint Adalbert. On y trouve, avec un aperçu sur la situation de l'Eglise en Pologne, des consignes précises et opportunes.

Mes très chers diocésains dans le Christ,

La silhouette de saint Adalbert, vue à une distance de plusieurs siècles, donne l'impression d'un météore dans le ciel du moyen âge. Comme si elle se moquait de toutes les lois de l'ordre, on voit glisser l'étoile de saint Adalbert dans le firmament de l'Eglise.

Tantôt elle brille toute lumineuse, tantôt elle s'estompe dans le lointain ; elle se cache à l'horizon, et de nouveau elle étonne par son éclat tout particulier. C'est de la terre tchèque qu'elle prend son essor vers l'espace. Elle luit sur Prague et sur Rome, passe au-dessus du nid monacal du Mont-Cassin, au-dessus de l'Allemagne, de la France, pour reluire dans toute sa lumière au-dessus du sol hongrois.

Changement de direction inattendu : elle se tourne vers le Nord, vogue dans le ciel de la jeune Pologne par-dessus Gniezno, vers la Baltique, et là elle devient comme une aurore de pourpre, couvrant la terre polonaise d'une clarté que le temps n'assombrira point.

Le xe siècle touche à sa fin. L'Orient européen va connaître une ère nouvelle. Les Slaves et les Hongrois quittant en foule le culte et les superstitions païennes, se pressent vers les baptistères de l'Eglise. De l'Oder jusqu'au Dniepr le christianisme se fixe.

En Pologne, le roi Boleslas Chrobry propage d'une main forte la christianisation des foules, commencée en l'année mémorable du Baptême de Mieszko. En Bohême s'éteint la dernière résistance du paganisme : le catholicisme pénètre dans la vie et s'y fortifie.

En Hongrie, saint Etienne édifie des cathédrales et des églises de pierre, autour desquelles s'établissent les Magyars nomades baptisés. Saint Vladimir consolide les églises orthodoxes de Kiev, et n'a de cesse qu'il n'ait converti à la foi du Christ l'Orient slave.

Sur le fond de ce changement religieux,

saint Adalbert se montre comme l'un des grands apôtres de la vérité révélée.

Sa vocation est tout entourée de mystère divin. Il est comme soulevé par les brises printanières des peuples qui se convertissent. Emporté par le souffle du Saint-Esprit, qui pénètre la vie des nobles, tout jeune il entre dans l'infini labour divin, et là il sème le grain de la vie éternelle. Il sème jusqu'à s'épuiser dans les difficultés, les larmes et le sang, parcourant les pays lointains, où après lui d'autres moissonneront dans la joie.

Il tomba en Prusse, fauché par le Christ en terre slave.

Lorsqu'il reposa dans son tombeau à Gniezno, du Don à la Baltique commença à lever la semence de son esprit.

Dans le 950e anniversaire du martyre du plus ancien patron de la Pologne, je voudrais par cette lettre rappeler ses mérites et lui offrir l'hommage de notre vénération au nom de l'archidiocèse primatial de Gniezno dont il est la gloire et le vénéré patron. Ainsi que le demande le caractère de ce jubilé, en traits rapides, je me permets d'aborder l'actualité de la grande idée de saint Adalbert, en l'adaptant à la vie d'après guerre de la Pologne ; j'adresse à une nation héroïque l'appel pour un renouvellement spirituel de la Pologne dans un christianisme intégral.

Activité pastorale et culte de saint Adalbert.

1. — L'activité pastorale de saint Adalbert occupe une période de quinze ans. Agé de 26 ans, il fut le deuxième évêque qui siégea dans la capitale tchèque et s'éteignit dans les solitudes baltes, à l'âge de 41 ans. Il fut un représentant éminent de l'Eglise tchèque. Il se distinguait par son origine, sa largeur d'esprit, son éducation, un sens remarquable de l'Eglise. Il était actif et créateur profond, sévère pour lui-même, donné sans réserve à sa vocation. Il se laissait emporter par son jeune zèle apostolique. De saintes et conquérantes inquiétudes le poussaient. Des princes, du clergé, des fidèles, il exigeait beaucoup : un christianisme intégral.

Aussi se heurtait-il à des déceptions, dont le fond n'était pas de petites incompréhensions, mais des oppositions touchant les fondements mêmes de la vie.

Le problème capital de son temps était pour saint Adalbert de fixer la christianisation de la Bohême, de la Hongrie et de la Pologne et de faire de ces peuples nomades un monde chrétien solidaire à l'Est de l'Europe : un monde de culture latine, chacun des trois peuples gardant les caractères propres à sa race et son indépendance. Il s'efforçait de faire pénétrer cette idée dans la société de son temps. Il voulait y intéresser les Papes, les empereurs, tous ceux qui avaient quelque autorité. Même la prise de l'habit bénédictin avait probablement pour but de se gagner l'appui d'un Ordre très puissant pour ses audacieuses entreprises. Pour ces dernières, il cherchait des idées et des exemples dans ses voyages vers les foyers célèbres par leur vie religieuse. Dans ses plans entra son expédition missionnaire en Hongrie, qui se termina par le Baptême du prince Geis et de son fils saint Etienne, futur roi. En apparence dispersée, la vie de saint Adalbert est toute centrée sur l'avenir de l'Eglise dans les pays récemment évangélisés.

Ce sont précisément ces plans qui ont conduit saint Adalbert à Gniezno, et peut-être même son pressentiment prophétique du rôle que devait jouer dans la suite des siècles, pour l'Eglise polonaise, ce nid d'aigle sur le mont Lech. Ne devinait-il pas en son cœur qu'en la capitale de ce peuple frère il aurait son tombeau et que cette cité serait la gardienne la plus fidèle de son idée ?

Il y arriva comme invité du roi Chrobry en automne 996.

Il n'était pas le premier Tchèque qui entrait dans l'histoire polonaise. Déjà trente ans avant lui était venue la « bonne » princesse Dombrowka. Elle fut au milieu de nous chargée d'une mission religieuse : car, ayant épousé le roi Mieszko Ier, elle « s'occupa de la conversion de son époux et fut exaucée ». A sa suite arrivait en Pologne un premier groupe de prêtres, qui étaient Tchèques. La part que prit ce peuple frère dans le Baptême de la Pologne est digne de souvenir. Nous aimons à le rappeler avec reconnaissance dans ces solennités du jubilé de saint Adalbert, comme l'un des plus anciens titres à une mutuelle compréhension, à une amitié sincère et à un heureux voisinage.

Durant les mois d'hiver, des conversations avaient lieu entre le jeune fils de Dombrowka et l'évêque pèlerin, qui expliquait à Chrobry la mission du royaume de Dieu dans l'avenir des Slaves. Très vif d'esprit, Adalbert comprit l'importance de la place que la Pologne devait occuper dans le monde chrétien : car s'étendant de la Lusace à la Russie, la Pologne s'annonçait déjà comme devant être à l'Est la pierre d'angle de la culture latine. Si la vie de la nation, expliquait-il à Boleslas, était fondée sur l'idée du Christ, et si on donnait à la Pologne une organisation ecclésiastique propre, si on anoblissait ses valeurs raciales par l'apport de la civilisation occidentale, si on obtenait du Pape qu'il consacrât l'indépendance de ses chefs par la dignité royale, le royaume édifié par le bras puissant de Boleslas pourrait devenir un irremplaçable rempart de la foi à la frontière des mondes.

Qui aurait pu avec plus de rapidité et de suggestion formuler et poser ce problème, si ce n'est saint Adalbert, qui connaissait si bien les Tchèques, l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, Rome et tout l'Occident ?

N'était-il pas en relations personnelles avec Othon II ? N'était-il pas l'ami d'Othon III ? N'avait-il pas d'excellents rapports avec le Pape Jean XV et le nouvel élu Grégoire V ? C'est certainement dans les discussions de Gniezno que mûrirent la pensée d'une hiérarchie ecclésiastique indépendante en Pologne et la résolution de demander la couronne pour Boleslas. De ces pourparlers naquit aussi l'idée de l'expédition missionnaire d'Adalbert dans les Prusses baltes.

Puis des événements d'une importance exceptionnelle se précipitent. Au printemps

de 997, Adalbert entreprend un voyage apostolique au delà de la Vistule. Le 23 avril, il subit le martyre. Boleslas rachète sa dépouille mortelle et la dépose dans le tombeau auquel le peuple s'est attaché comme à une relique tutélaire.

2. — Grâce aux interventions d'Othon III, la canonisation d'Adalbert a lieu en 999.

L'année suivante, l'empereur part en pèlerinage au tombeau de son ami et là il exécute la décision de Sylvestre II, premier Pape français sur le Siège de Pierre, faisant de Gniezno un archevêché et créant à côté du diocèse déjà existant de Poznan d'autres évêchés à Cracovie, Breslau et Kolobrzeg. Radzin, moine Bénédictin et frère cadet d'Adalbert, après avoir été le témoin du martyre de son aîné, prend possession du nouveau siège, étant le premier archevêque de Gniezno et le premier primat de Pologne. De son côté, Othon III, retournant à Rome, fonde sur l'île du Tibre la première église sous le vocable de saint Adalbert. Il y dépose un bras du martyr qu'il avait transporté de Gniezno : en 1928, avec le consentement du Pape Pie XI, ce bras est revenu dans la basilique de Gniezno.

A cette même époque, sur le mont Lech, Boleslas construit en l'honneur de saint Adalbert, sur son tombeau, une petite mais très belle rotonde qui un peu plus tard devint le centre architectonique de la cathédrale romaine. C'est comme une bénédiction de l'aube nationale, comme un présage de bonheur pour les jours sombres de l'avenir que saint Adalbert ait été inséré dans les destinées de la Pologne. Il a vécu parmi nous juste à peine quelques mois avant sa mort, mais nulle part son martyre ne produisit une moisson aussi riche que chez nous. D'ailleurs, nous le discernons encore dans les Piastes et dans l'avenir comme nous montrant la voie : il reste le guide. Son tombeau, loin de se transformer en un monument d'oubli, est resté une source d'inspiration pour les générations.

Après des siècles, sa figure continue à se dresser devant nous, toujours inaltérable. Le temps lui brode des légendes. Le culte de saint Adalbert ne disparaît point. La piété polonaise continue à lui bâtir des temples, à lui dresser des autels. Au Baptême, on aime donner son nom aux petits Polonais. Et l'art se passionne encore sur sa physionomie, continuant à le représenter avec sa traditionnelle rame baltique.

Cependant, le plus excellent monument de sa grandeur est la métropole de Gniezno. La naissance de cette église-mère fut favorisée par la sage politique de Boleslas et l'amitié d'Othon. La Bulle d'érection fut scellée avec le nom du bienveillant Pontife Sylvestre. Mais l'idée de sa création, conçue par l'âme slave et romaine d'Adalbert, s'est incarnée dans un acte mémorable grâce à son sang martyr.

La lutte contre le paganisme moderne.
Un christianisme intégral.

C'est donc avec fierté et joie que le Gniezno de saint Adalbert célèbre le jubilé de son patron. Et avec confiance, il confie à son intercession ses propres destinées, la mission de l'Eglise et l'avenir de la nation.

Le fond essentiel de l'idée de saint Adalbert, c'est la lutte contre le paganisme et l'établissement de la religion chrétienne. Notre saint ne fut-il pas en effet aux prises avec les vestiges idolâtriques chez les Tchèques ? En Hongrie n'a-t-il pas baptisé ceux qui baptisèrent le peuple ? Ne confirma-t-il point Boleslas le vaillant pour établir fermement la foi en Pologne et même n'acheva-t-il pas sa jeune vie dans un audacieux combat missionnaire contre l'idolâtrie des Baltes ?

Aujourd'hui pèse sur le globe terrestre l'ombre d'un nouveau paganisme. Ce paganisme n'a rien de commun avec la pieuse idolâtrie de nos ancêtres. Le paganisme moderne n'est pas religieux et ne veut pas l'être. Il a plutôt les caractères d'un athéisme belliqueux qui non seulement méconnaît Dieu et rejette tout élément divin, mais encore insulte Dieu et lui déclare la guerre.

Les tenants du paganisme contemporain veulent remplacer l'honneur dû au Créateur par le culte de la créature, du temporel et du progrès de la matière.

Dans tous les domaines de la culture, de la vie, ils écartent les traces de la pensée religieuse. Ils n'admettent pas que les organismes de l'Eglise influent sur l'éducation de la mentalité des jeunes ; dans une grande manœuvre révolutionnaire, ils essaient par une progressive déchristianisation de la vie collective d'établir un athéisme international. L'effort de ce paganisme moderne varie suivant les continents, et la réaction des peuples contre ses agissements se fait sous diverses formes. Dans plusieurs pays, il suscite déjà des troubles dangereux. En Pologne, il n'a pas eu de succès, mais avec tenacité il renouvelle ses efforts pour s'acquérir une influence sur l'âme de la nation. Quel homme éclairé n'y voit pas une menace pour la culture catholique ?

L'athéisme voudrait pénétrer non seulement les cités urbaines, mais même les paisibles paroisses de campagne. Comme un bruit à peine perceptible, il se répand dans le pays, profitant des conditions d'après-guerre et de l'épuisement général.

Dans cette situation qui nous rappelle l'époque de saint Adalbert, qu'est-ce que son exemple nous transmet et quelle est la leçon de son martyre ?

Il ne nous est pas permis de nous abstenir dans la lutte contre le paganisme. Nous devons le combattre. Il n'est pas permis par notre faiblesse et notre indifférence de faciliter l'expansion du paganisme sur l'héritage de Mieszko et de Boleslas. Nous devons garder le caractère chrétien de ce sol. Il n'est pas permis de concéder quoi que ce soit au paganisme, et dans la lutte menée contre lui, à aucune condition lui laisser la victoire. Il ne peut y avoir d'entente entre le Christ et Bélial et jamais le christianisme ne pourra se concilier avec le scepticisme athée.

La Providence dote la Pologne de charisme spirituel et la prépare à dominer par la culture, mais elle tient à ce que la Pologne se

livre au Christ et que sans conditions elle refoule les attaques de l'incrédulité, qui tente de s'infiltrer chez nous sous les apparences d'une philosophie d'avenir et sous le nom brillant du progrès.

Ce n'est que si nous maintenons nos promesses faites à Czenstochowa, que si nous gardons fidélité au Christ et purifions les mœurs polonaises des infiltrations démoniaques, que seront établies les conditions spirituelles de primauté de la nation. Un christianisme intégral en Pologne doit être l'aurore d'une rechristianisation dans le monde. Par une foi inébranlable, nous libérerons et chez nous et chez nos voisins la grandeur de l'esprit, enchaînée et perdue dans la vanité des idéologies.

Dans la plus importante lutte des idées que note l'histoire, la Pologne doit avoir une attitude catholique en tant que fille d'Adalbert et garder l'esprit du séculaire Gniezno.

Saint Adalbert n'a jamais envisagé la possibilité d'un christianisme en dehors de l'Eglise du Christ, qui pour lui était l'Eglise catholique avec le Pape pour tête et fondement. D'ailleurs c'est des mains du Vicaire du Christ qu'il a reçu sa mission. Dans ses difficultés, c'est auprès du Siège apostolique qu'il a cherché force et conseil.

Dans la hiérarchie ecclésiastique unie et soumise à la cité sainte, il voyait non seulement l'assurance du développement sur les terres slaves de ce jeune christianisme, mais encore le mode normal et ferme de gouvernement et d'apostolat établi par le Christ lui-même. Il avait compris que le bien des peuples nécessite une coopération pacifique entre l'Etat et les organisations de l'Eglise, et que ce ne sont pas les luttes avec la Papauté ou l'oppression de l'Eglise qui mènent à la prospérité. Il n'y a qu'un seul moyen : c'est d'harmoniser les devoirs temporels de l'Etat avec l'activité religieuse de l'Eglise en vue des fins éternelles de l'homme.

Situation de l'Église en Pologne.

Depuis le martyre de saint Pierre, sous la persécution de Néron, jamais l'Eglise n'a connu une oppression aussi forte que de nos jours.

Hitler, dans sa rage contre l'Eglise, a plongé la vie de l'Eglise polonaise dans le sang et le feu et a commencé pour ainsi dire la période apocalyptique de l'attaque universelle des puissances infernales contre le christianisme. Il s'est effondré, vaincu, et a disparu comme la *bête* de la vision johannique. Mais l'assaut déclanché par lui contre les positions catholiques ne s'est pas brisé : il s'est affaibli seulement. Dans certains pays, on peut craindre bientôt de violentes attaques contre l'Eglise. Contre les principaux foyers du catholicisme et en particulier contre le Siège de Pierre qui demeure la dernière forteresse de la foi, de l'esprit, du droit et de la culture, l'athéisme en guerre ne cesse de mobiliser en secret toutes les forces du mal.

Après la défaite hitlérienne, la position intérieure de l'Eglise polonaise reste ferme, bien qu'extérieurement elle paraisse troublée. Mais elle est calme.

On sent bien dans certains milieux une vive démangeaison à lutter contre l'Eglise et ses institutions. C'est que la mission indépendante de l'Eglise, son autorité et son influence morale sur la vie, agacent les tenants des systèmes totalitaires. D'autres sont irrités par la clarté de l'enseignement de l'Eglise s'opposant aux erreurs contemporaines et par la prudence de la hiérarchie devant les avances du matérialisme. Les propagandistes de l'athéisme ne peuvent pardonner à l'Eglise le fait qu'elle avertit ses fidèles des maux de l'irréligion et de la dépravation.

D'autres s'irritent de ce que l'Eglise défend son indépendance, de ce qu'elle ne se laisse pas enfermer dans les murs de ses temples, ne se laisse pas amener à devenir une secte qu'on achète, de ce qu'elle n'entre au service d'aucun parti et qu'elle veut rester telle qu'elle est, même dans un Etat moderne.

Je crois que la pensée de la politique polonaise trouvera un moyen réel et peut-être même original pour rétablir les relations entre l'Eglise et l'Etat, en considérant les besoins et le bien du pays, la position particulière du catholicisme dans l'existence polonaise ainsi que les droits propres avec lesquels l'Eglise se gouverne aussi bien sous le rapport de son administration intérieure qu'au point de vue de ses méthodes d'action.

Les devoirs des fidèles vis-à-vis de l'Église.

En cette période de crises menaçantes et de tentations, le souvenir de saint Adalbert nous invite dans cet examen de conscience jubilaire à réfléchir sur notre position intérieure et pratique à l'égard de l'Eglise.

L'appartenance au bercail du Christ est une grâce, un bonheur, un honneur. Le catholique est, en effet, membre d'une institution qui ne rencontre pas d'égale ni au point de vue de l'origine, des fins et des moyens, ni au point de vue du passé, de l'étendue, des mérites et de l'autorité. La dignité et la sainteté du catholique consistent dans le fait que, fixé dans l'organisation juridique des disciples du Christ, il est en même temps membre de cet organisme vivant et surnaturel qu'est le Corps mystique du Christ. En d'autres termes, il fait partie de cette communauté spirituelle des fils de Dieu, communauté dont le Christ est la tête et au sein de laquelle s'opèrent la régénération et la sanctification par l'Esprit-Saint. Comprenons-nous notre dignité de catholiques ? Est-ce que nous ressentons le bonheur de notre appartenance à la sainte Eglise ? De toute notre âme aimons-nous l'Eglise ? Savons-nous respecter en nous-mêmes le caractère sacré du baptisé ? Est-ce que nous remercions Dieu de nous avoir appelés à faire partie de « notre Mère la sainte Eglise » ?

Nous portons fièrement le nom de fidèles. Cette fidélité au Christ et à l'Eglise a subsisté durant les siècles et tout dernièrement elle a supporté sans frémir le choc hitlérien. Elle peut encore être exposée à de nouvelles épreuves. Sommes-nous prêts à demeurer fer

mement attachés à l'Eglise, comme nos ancêtres et comme nos martyrs d'hier, que le sort soit bon ou mauvais, dans un fidèle dévouement, à tout prix, malgré tout ? Sommes-nous prêts, en cas de nécessité, à nous lever pour la défense de la foi, de la sainteté et de l'Eglise ? Ne sommes-nous pas tentés par les sectes, l'apostasie, les publications hérétiques et les pièces d'argent de Judas ?

Plus encore que les générations passées, les catholiques d'aujourd'hui doivent obéissance aux décisions et directives des évêques. A eux, en effet, la Providence a confié la charge très lourde de conduire, au milieu de la tempête, le navire de l'Eglise ainsi que le difficile devoir de le sortir de cette tourmente historique. Outre le secours divin, le salut se trouve dans la confiance envers les pasteurs, dans la discipline et l'obéissance. Acceptons-nous les ordres et les recommandations du Saint-Siège avec foi et confiance ? Est-ce que les catholiques prennent connaissance de la volonté de leurs évêques ? Ecoutent-ils avec soumission et persuasion leurs lettres pastorales et leurs appels ? Ont-ils confiance en leurs pasteurs et leurs chefs spirituels ?

Les fidèles doivent avoir confiance qu'ils partagent avec leurs pasteurs la responsabilité pour le sort, l'honneur et l'action de l'Eglise. Il n'est pas permis à un catholique de rester insensible ou indifférent aux causes de l'Eglise. C'est un devoir que de soutenir l'action de l'Eglise, et c'est un devoir de partager les peines du clergé. La collaboration avec la hiérarchie peut être morale, littéraire, publicitaire, matérielle et financière. Dans l'Action catholique qui doit revivre, dans l'apostolat de la charité qui doit englober toutes les paroisses, les catholiques doivent se tenir aux côtés de leurs prêtres et selon les indications de l'Eglise collaborer avec eux pour pourvoir aux besoins religieux, moraux et sociaux du peuple. Tous sans exception ont la possibilité et le devoir de soutenir l'Eglise en priant aux intentions du Saint-Père et de l'épiscopat, pour la sainteté et pour l'apostolat efficace du clergé, pour le règne du Christ en Pologne et dans le monde. Les fidèles comprennent-ils quels services ils pourraient rendre à la bonne cause en intensifiant leur activité catholique ?

Ne peut-on pas libérer de l'âme polonaise si religieuse le potentiel des forces qui sommeillent encore, alors que déjà point le jour de la grande moisson divine ? Les luttes et les troubles contemporains ne prouvent pas le crépuscule de l'Eglise. Dans l'étouffante crise disparaîtra tout ce qui est usé, faux et nuisible. L'Eglise ne penche pas vers une chute. Au milieu des adversités elle se renouvelle, elle grandit en force. En ce moment, elle progresse spirituellement d'une façon extraordinaire sous la protection de la Reine du ciel et elle devient puissante par l'Esprit Saint. C'est l'approche d'une grande heure pour l'Eglise, de cette heure qui en Pologne coïncidera avec la pleine réalisation des ébauches du royaume du Christ lancées par saint Adalbert.

La morale chrétienne combattue et rejetée.

La pensée de saint Adalbert embrasse aussi le domaine de la morale, et à juste titre. Le christianisme, en effet, n'est pas seulement une foi et une adoration de Dieu, mais aussi un *principe moral* de la vie. Saint Adalbert mettait l'accent sur une estimation chrétienne du bien et du mal, et, avec une insistance constante, il extirpait les coutumes païennes inconciliables avec la doctrine évangélique. Il se heurta alors à la résistance des pratiques traditionnelles et des superstitions. En formant une conscience catholique et en soulevant la vie au niveau des commandements de Dieu, il éprouva de la déception et de la désillusion. Il apparaît sans aucun doute que ce ne sont pas tellement des motifs d'ordre politique qui l'obligèrent de quitter sa ville épiscopale, mais plutôt les oppositions que suscita son exigence inflexible de supprimer la polygamie, de célébrer les dimanches et les fêtes, de renoncer à la loi païenne de la vengeance et d'enterrer chrétiennement les morts.

Les foudres pastorales d'Adalbert, on croirait qu'elles sont tirées de la vie pour le monde d'aujourd'hui. L'humanité n'est-elle pas menacée d'extermination parce qu'elle détruit les principes de la morale ? La crise générale actuelle n'est-elle pas une crise de la conscience ? Qu'est-ce qui brise le lien naturel de la communauté familiale, sociale et nationale, si ce n'est le fait de fouler aux pieds le droit divin ?

Le monde contemporain marque un écart dangereux avec les idéaux éthiques du christianisme. La faiblesse humaine a trouvé dans la guerre et dans ses conditions un aliment violent, préparant une bouleversante humiliation pour la dignité de l'homme. A cela se sont jointes les plus funestes causes de corruption : la sauvagerie barbare de la guerre, la cruauté et la cynique impudence des occupants hitlériens, les transferts forcés de millions d'habitants, le déchaînement des révolutions, une indescriptible misère et le manque de logements, le désordre chaotique des conditions de vie. Ajoutons encore une atmosphère malsaine d'incertitude, une vague croissante de paganisme, une propagande mauvaise et une dépravation voulue. Les pires instincts se manifestent au grand jour. L'animalité domine dans l'homme. La sauvagerie domine sur les pays. Une sensualité effrénée organise d'impudiques orgies. Les assassinats, les meurtres politiques, l'extermination de toute progéniture détruisent la vie et le respect naturel de la vie. L'improbité, le vol, la rapine, le banditisme rendent impossible le rétablissement des conditions normales.

A cet égard, la situation en Pologne n'est pas la pire ; mais chez nous aussi le mal s'est multiplié, à dépasser la mesure. Il est inutile que j'entre ici dans le détail. Nous regardons cela avec peur et avec honte. L'abandon complet des principes moraux fausse le sens chrétien. Avec ce fardeau, la Pologne ne pourra pas se relever spirituellement.

Avec la fièvre sensuelle, avec le poison de la haine, avec la soif de la vengeance, en se

faisant justice soi-même et d'une manière sanglante, avec l'iniquité et l'injustice, il n'y aura pas de bonne entente et de bénédiction dans notre pays. Nous devons renaître dans la pénitence.

Il faut rétablir dans le peuple une conscience catholique. Le jubilé de Gniezno doit jeter une semence de contrition et d'amélioration. Devant les restes martyrisés de cet apôtre de la vertu chrétienne, prenons la résolution de nous séparer de tout ce qui est illégal, car « nous sommes créés en Jésus-Christ en vue des bonnes actions ». Pour que la nouvelle Pologne soit « régénérée par la résurrection de Jésus-Christ dans une vivante espérance ». Pour que le visage futur de la Pologne soit « rayonnant de l'éclat de l'Evangile et de la gloire du Christ » et le départ nouveau de la Pologne soit « un parfum de vie pour toute l'existence ».

La tradition associe au nom de saint Adalbert la plus vieille hymne dans laquelle le peuple a déposé son hommage à la Vierge qui a enfanté Dieu. Toutes les générations l'ont chantée, car depuis longtemps, et c'est une grâce de la Providence, nous sommes le royaume de Marie, Celle qui fut glorifiée par Dieu. Quand s'éteignit dans les cœurs et sur les lèvres le cantique des siècles, vint l'oppression. Mais après l'oppression nous avons renouvelé au pied du trône de la Vierge de Czenstochowa les vœux de la nation. « La Mère choisie » nous appelle par des signes dans le ciel et sur la terre, afin que nous nous préparions dans l'Esprit Saint au service qu'elle nous assigne dans ce monde nouveau. Le chef de la cause divine doit être la Pologne, et c'est par la vérité qu'elle doit libérer les âmes qui, s'étant embarrassées dans les erreurs, ont suscité la révolte contre le Créateur. Là où l'hérésie a détruit le culte de la Reine du monde, la Pologne doit renouveler le règne gracieux de son Cœur immaculé.

En cet appel jubilaire, lancé de la tombe séculaire de Gniezno, saint Adalbert nous invite à hâter, par notre résurrection spirituelle et par notre dévotion nationale à Marie, l'avenir divin des peuples slaves. Marchons derrière l'étoile d'Adalbert qui nous guide, avec, sur les lèvres, l'hymne revivifiée « de Celle qui a engendré Dieu », et plongés dans la prière du chapelet quotidien, marchons vers le jour lumineux des peuples, vers la moisson fertile du Christ dans l'histoire. *Le temps est proche... que le juste grandisse dans la justice, et que le saint se sanctifie encore davantage.*

« Christ, Fils de Dieu, entends nos voix, remplis les pensées de l'homme, écoute la prière que nous élevons vers toi et daigne l'exaucer. Nous te supplions... *Kyrie eleison.* »

AUGUSTE, card. HLOND.

Varsovie, le 10 mars 1947.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception de M. René Grousset

M. René Grousset (1) *a été élu le* 14 *février* 1946 *à l'Académie française en remplacement de M. André Bellessort (mort le* 22 *janvier* 1942), *par onze voix contre six à M*[e] *Jacques Charpentier et trois à M. Gustave Cohen. Il est venu prendre séance, le jeudi* 30 *janvier* 1947, *et a prononcé le discours suivant de remerciement :*

Discours de M. René Grousset

MESSIEURS,

L'honneur que vous m'avez fait et dont je voudrais que mon remerciement vous dise toute ma reconnaissance, je n'ignore pas qu'il s'adresse moins à ma personne qu'aux disciplines dont il a plu à votre bienveillance de me considérer comme le délégué parmi vous. Vous avez songé à la pléiade de savants qui furent mes maîtres très chers, les Emile Sénart, les Sylvain Lévi, les Paul Pelliot, les Henri Maspéro, les Joseph Hackin auxquels je dois tant et qui avaient véritablement fait de l'orientalisme français un des titres de notre rayonnement dans le monde.

Au reste, je n'aurai garde d'oublier que les études asiatiques ont toujours été en honneur parmi vous. Elles le furent naguère avec Renan. Elles le sont aujourd'hui avec le maître à qui nous devons le plus pénétrant ouvrage sur les *Sanctuaires et paysages d'Asie* (1). Elles l'ont été hier avec André Bellessort.

ANDRÉ BELLESSORT

Son œuvre littéraire

Tâche presque impossible, Messieurs, que cell[e] d'évoquer en quelques instants l'œuvre de votr[e] ancien secrétaire perpétuel, une œuvre qui va d[e] Sophocle au théâtre japonais, des côteaux de l[a] Loire où le guida Ronsard aux visions démesurée[s] des tropiques... Mais c'est dans cette diversité c'est dans ces contrastes mêmes que réside l'in

(1) M. René Grousset, historien orientaliste, spécialiste de l'histoire de l'Asie, est né en 1885 à Grenoble. Il débuta à la direction des Beaux-Arts, fut conservateur-adjoint du musée Guimet qu'il organisa. Aujourd'hui, il est conservateur du musée Cernuschi. Son œuvre littéraire est très abondante. Il a surtout étudié les peuples, les arts, la civilisation, les personnages célèbres de l'Asie orientale, de la Chine, les Croisades et le royaume franc de Jérusalem.

(1) Il s'agit d'André Chevrillon. Notes et sous-titres so[nt] de *la D. C.*

êt de la production littéraire chez un Bellessort. ›us y voyons — leçon précieuse dans les jours tuels — comment l'humanisme français, sans n abdiquer de lui-même, sans hausser le ton, it en restant fidèle à ses méthodes éprouvées, ut comprendre, conquérir, s'annexer les civilitions en apparence les plus exotiques.

Pour traditionaliste qu'il se voulût, André Belsort s'est quelque peu diverti de notre prétenn à expliquer tout l'homme par le terroir. omme *le Cid* se comprendrait mieux si Corneille ait accepté de naître à Besançon, vieille ville pagnole, ou dans la Gascogne d'Edmond Rosnd ! Mais votre secrétaire perpétuel ne m'eût s contredit si j'avais signalé ce que son œuvre it à la rêverie bretonne. Ce n'est pas impuément qu'un adolescent imaginatif découvre le onde entre Lannion et Tréguier, dans ces payges chers à Renan et que Bellessort à son tour évoqués avec tant de piété dans son roman de *eine Cœur*. Ajoutons à son hérédité une aïeule éridionale à laquelle il me plaît que mon prédécesseur ait dû cette joie intellectuelle si longmps persistante, cette allégresse littéraire, cette chesse verbale dont déborde toute son œuvre.

Humanisme héréditaire et tempérament littéraire de M. Bellessort.

En réalité, la province natale d'André Bellessort, fut l'Université. Son hérédité, c'était l'humaisme. De ses parents, universitaires l'un et autre, il avait reçu dès l'adolescence la tradition, goût, la passion de l'enseignement classique. ien ne paraissait plus beau au jeune Bellessort u'un beau vers de Ronsard si ce n'est un beau ers de Virgile. Quand venaient les grandes acances, sa mère l'entendait, pendant des nuits ntières, arpenter sa chambre en déclamant, face la mer, ses premiers *Mythes* et *poèmes*. Et pour nieux retenir, à la veille de son baccalauréat, les stes ministérielles de la Monarchie de Juillet, il 'hésitait pas, prodige de lyrisme, à les mettre en lexandrins.

Si les bonnes lettres étaient ainsi devenues en lui omme une seconde nature, c'est qu'elles y vaient trouvé un terrain tout préparé, un tempérament littéraire d'une générosité exceptionnelle. Peu d'écrivains auront apporté à l'exercice de otre profession autant de visible plaisir, un plaisir que, tout en cheminant, il nous fait sans effort partager. Ah ! le bon compagnon, Messieurs, dru et alerte, malicieux et bienveillant, avec lequel, qu'il nous transporte à sa suite dans la Grèce antique ou le Japon moderne, nous avons la sécurité, guidés par son bâton d'éternel voyageur, de nous sentir sous la sauvegarde de quelqu'un de chez nous. Le dépaysement antique ou le dépaysement oriental, nordique ou incaïque auquel il nous convie, ne nous désoriente jamais tout à fait, parce qu'André Bellessort est là qui, nous le sentons bien, partage tous nos réflexes, toutes nos préférences, les malveillants diraient tous nos préjugés, et qu'ainsi rassurés au départ, nous nous livrons avec plus de confiance au risque de l'aventure. Ses livres, ses récits de voyage, c'est un peu sa classe, c'est sa « rhétorique supérieure » qui continue, et vous savez comment il l'entendait. Plus d'un, parmi ceux qui m'écoutent, s'est trouvé, à Janson ou à Louis le Grand, l'auditeur, que dis-je ? l'interlocuteur d'une de ces conférences étincelantes qui constituaient son cours et où ses jeunes élèves étaient parfois appelés à participer en vers français à sa traduction des poètes latins, de sorte, m'assure-t-on, que son Virgile, par exemple, se serait enrichi du concours de plusieurs des futurs maîtres de notre Université. N'allez pas croire qu'il voulût pour autant limiter leur curiosité au culte des seuls classiques. « Il nous donnait à apprendre une ballade de Villon, nous confie M. de Lacretelle, qui l'eut pour maître en troisième, et nous lisait ensuite du Verlaine. Du Verlaine sur les bancs d'un lycée il y a plus de quarante ans ! Imagine-t-on pareille audace ? »

Études sur la Grèce. « Athènes et son théâtre ».

Il est bien des manières d'entendre l'histoire littéraire. Pour tels de nos devanciers, ç'aurait été, affirmait-on, besogne d'érudition pure et classement de références. Il vous souvient à ce propos des polémiques suscitées il y a une trentaine d'années autour de notre Sorbonne, à l'époque heureuse où la République athénienne qui fut la nôtre (mais nous affections de ne pas nous en apercevoir) avait le loisir de telles discussions. Pour d'autres, la critique, c'est soit l'histoire des idées, autant dire un chapitre de la philosophie, soit, plus généralement, un chapitre de l'histoire proprement dite. Aux yeux d'André Bellessort, c'était sans doute tout cela, mais c'était aussi, c'était peut-être avant tout une occasion de s'abandonner à la volupté littéraire, à ce sixième sens que dut découvrir, il y a près de cinq mille années, quelque scribe sumérien ou memphite et qui fait qu'il y a encore aujourd'hui des Académies pour évoquer de tels plaisirs et un auditoire académique pour en souffrir l'évocation.

Si j'avais à établir un ordre dans la multiple enquête menée par mon prédécesseur, c'est, en dépit de la chronologie de ses œuvres, par ses études grecques que je commencerais. Nous rouvririons ensemble ce livre au titre lumineux, *Athènes et son théâtre*. Aussi bien, puisqu'il s'agit de conférences, y entendriez-vous se prolonger l'écho de sa voix et sentiriez-vous y couver encore la chaleur de sa pensée. Mais quel sortilège, Messieurs, se dégage de la démocratie athénienne ! Les plus constants adversaires de son idéologie lui rendent les armes. Comme Renan bénissant, malgré lui, les tentes du peuple catholique, Bellessort, pour l'amour d'Eschyle, de Sophocle et d'Aristophane, pardonne à leurs concitoyens. Je sais bien que dans ses reproches à la démocratie athénienne il y avait surtout chez lui querelle d'amoureux. Si votre confrère montrait à celle-ci parfois quelque rancune, c'est surtout de ce qu'elle eût laissé humilier en elle, par Sparte ou par la Macédoine, cet esprit attique qu'il prisait par-dessus tout. Je sais aussi que Bellessort conservait à ses propres yeux l'excuse de rester en cela d'accord avec son cher Aristophane, puisque le procès de Cléon n'aura été nulle part plus sévèrement instruit qu'à Athènes.

Mais c'est précisément là que réside la justification du libéralisme, car où pareille critique du régime existant eût-elle été possible ? Après Chéronée, une fois disparue cette liberté grecque dont il est évidemment facile de dénoncer les abus, que seront les monarchies hellénistiques, que sera le césarisme, leur adaptation romaine, sinon la revanche morale du monde barbare sur l'Occident ?

Dénonçons tant qu'il nous plaira les contrefaçons de la liberté, réagissons contre l'infériorité momentanée à laquelle sa pratique loyale condamne les nations de bonne foi en face des peuples qui l'ignorent, mais reconnaissons, comme l'écrivait Paul Valéry certain soir rédempteur d'août 1944, qu'elle reste, du moins avec une hérédité comme la nôtre, le seul air respirable pour nos poumons.

Une halte parmi les écrivains des grands siècles.

Il est des périodes heureuses sur lesquelles l'esprit humain se repose avec complaisance parce qu'entre tant de phases de barbarie brute ou de barbarie civilisée il y trouve sa propre justification. C'est ce que nos pères appelaient les grands siècles. André Bellessort à son tour y fait halte avec délices. Après son séjour dans l'Athènes de Périclès, il s'attarde sur les grands chemins de la poésie classique, de la Rome d'Auguste à nos châteaux de Loire. D'autres avant lui, dont la parole a également retenti dans cette enceinte, avaient, avec non moins de science, abordé ces grands thèmes immortels. Bien peu, depuis longtemps, les avaient fait revivre avec autant de bonheur. Ces antiques légendes, éternellement jeunes, ces poèmes toujours nouveaux qui chantent à jamais dans nos mémoires, il les rajeunit et les renouvelle encore par l'agrément qu'il y trouve et qu'il nous y fait trouver :

> Si Virgile m'était relu,
> J'y prendrais un plaisir extrême,

et toute la Pléiade et tout notre XVIIe. Bellessort établit ainsi pour nous à travers les siècles et les civilisations une continuité de classicisme dont les divers chemins le conduisent à Versailles et qui constitue, en effet, comme les grandes lettres de noblesse de l'esprit français.

Une critique littéraire impartiale.

Les princes de la poésie et du théâtre se sont parfois insurgés contre la dépendance où semblait les tenir la critique littéraire. Avec Bellessort nous n'avions point à craindre polémiques semblables. D'abord, parce qu'à ses critiques théâtrales près, son analyse littéraire s'est principalement exercée à propos d'auteurs à qui le séjour des Champs-Elysées a depuis longtemps conféré une courtoisie particulière : écoutez Lucien de Samosate, Fénelon et votre éminent confrère Georges Duhamel, qui y sont allés voir : ils nous assurent qu'à cet égard et jusque dans les controverses les plus vives, on s'y croirait encore chez vous. Puis, sans préjudice de ses opinions personnelles, André Bellessort cherchait avant tout à comprendre l'adversaire. Et comprendre, en matière littéraire (que n'en est-il de même en politique !) c'est s'interdire d'avance toute polémique excessive. J'en demande pardon à ceux qui jugeraient commode d'enfermer mon prédécesseur dans une doctrine politique rigide, mais vous ne trouveriez guère de jugements systématiques dans son œuvre. Vous n'y trouveriez même pas cette suite d'analyses psychologiques conduites un peu comme un théorème et où excellait un Emile Faguet. Bellessort, qui nous rappelle, avec d'évidentes différences de tempérament, Jules Lemaître, suit ses auteurs au fil de l'œuvre, en s'amusant à cueillir sur la rive quelque beau vers, quelque anecdote émouvante ou plaisante, mais avec, presque toujours, une présomption de sympathie pour l'homme et pour l'ouvrage.

Essais sur Voltaire et Victor Hugo.

Reconnaissons qu'il y a un mérite particulier quand il rencontre maints esprits dont ses convictions (et vous savez, Messieurs, qu'elles furent fortes) auraient dû l'écarter. C'était assurément le cas pour Voltaire et pour Victor Hugo. Or, votre ancien confrère est précisément le critique qui a consacré à l'un comme à l'autre les biographies les plus cordiales, les plus justement objectives.

Puisque le calendrier de votre Compagnie s'est plu à multiplier, ces mois-ci, les séances de réception académique, vous souffrirez que j'y ajoute celle qu'en un monde facilement meilleur le grand Arouet aura réservée à son dernier biographe. « Vous n'étiez pas voltairien, lui aura-t-il dit, du moins au sens quelque peu appauvri qu'une philosophie de facilité a malheureusement conféré à ce mot. En réalité, vous avez été envers moi mieux qu'un disciple servile : un ami plein d'intelligence, de bienveillance, j'allais dire de complicité, celui-là même que souhaitera toute ombre agitée de quelque ambition posthume. Je veux bien que les institutions fort conservatrices, sagement maintenues en ma seigneurie de Ferney, y soient pour quelque chose; que vous m'aimiez de ce que Jean-Jacques n'eût point manqué, pour peu que nous eussions survécu l'un et l'autre, de me faire guillotiner en 93 car (n'en doutez pas, Monsieur, le scélérat l'eût fait). Mais il reste que vous ne me dénonçâtes point au bras séculier pour ce que vous appelez si joliment mes charges d'atelier et persistantes gamineries. Si vous vous êtes diverti de mes travers, c'est dans le moment où je m'en divertissais moi-même, mais vous avez senti ce qu'il y avait de cœur sous mon ironie, singulièrement quand je bondissais pour la défense des malheureux. Je l'ai bien vu alors : vous étiez avec moi. Et une telle bonne foi, de la part d'un homme qu'on me disait si prévenu contre mes idées m'amènerait peut-être, si je me ralliais aux doctrines hindoues, au point de me réincarner m'amènerait jusqu'à réexaminer, comme on écrit de vos jours, plus d'une de mes opinions et attitudes. »

C'est, n'en doutez point, Messieurs, avec un compliment analogue que votre secrétaire perpétuel aura été accueilli par Victor Hugo. Ce dernier, à l'heure où écrivait Bellessort avait quelque droit à se plaindre d'un de ces lendemains de gloire dont devait souffrir à son tour M. Bergeret. « Un génie, et c'est tout », « un génie hélas ! », il vous souvient de ces épigrammes dont on eût pu craindre que Bellessort ne les inscrivît secrètement dans le filigrane de son livre. Or, il n'en fut rien. Vous avez connu mon prédécesseur. Sous ses opinions jetées en défi aux adversaires (M. de Lacretelle, qui nous confessa avoir un jour excité son courroux, comparait alors ses regards à deux billes lancées par une fronde) sous ce que Bellessort appelait lui-même en se calomniant, sa terrible humeur (car, chez cet homme foncièrement bon, les boutades prenaient rarement l'allure de coups de boutoir) c'était la probité littéraire faite homme. Nous connaissions, du reste, et tout à son honneur, le défaut de sa cuirasse : il était incapable d[e]

sister chez Voltaire à un joli mot, chez Hugo un beau vers. La générosité de son tempéra-ent littéraire, son amour du verbe, le lyrisme al refoulé qui débordait en lui et dont il répan-it sans compter les richesses pour un auditoire lycéens comme devant les plus illustres com-gnies, tous ces dons, ici en harmonie préétablie ec le sujet de son étude, devaient lui permettre, ivilège réservé à moins de gens qu'on ne pense, embrasser, de comprendre, d'aimer Victor Hugo esque tout entier. Non qu'il n'ait, lui aussi, uri au passage devant tels énormes travers de nmense poète, gémi ou pesté quand les opi-ons dernières de celui-ci juraient trop ouverte-nt avec les siennes. Mais Bellessort savait, ec sa canne et la cocarde de son chapeau, poser ses antipathies au vestiaire de ses livres. chaleur de cœur, cette loyauté, parfois bourrue, e trahissait son regard direct sous ses sour-s broussailleux lui interdisaient, quand il che-nait pendant 370 pages avec le plus grand ète des temps modernes de ne pas se récon-er et se lier, derrière l'écrivain, avec l'homme. 'il nous ait, dans l'ensemble, montré un Victor go homme de cœur, profondément honnête mme au sens de notre langue classique, et ant homme dans les circonstances les plus icates de sa vie privée, sincère envers soi-me à chacune des étapes de sa changeante vie itique, qu'il nous ait, après tant d'apothéoses rtisanes et de dénigrements non moins inté-sés, restitué la physionomie véritable de Victor go, qu'il ait ainsi marqué un réel retour Victor Hugo, c'est ce dont j'avoue, en ce qui me ncerne, savoir à Bellessort un gré infini.

« xviiie siècle et Romantisme. »

Le romantisme de Victor Hugo s'était exagéré c l'âge jusqu'aux visions démesurées des der-rs écrits. L'évolution de Sainte-Beuve, auquel llessort a consacré un autre ouvrage, va, au ntraire du romantisme à la critique la plus ective, de la fréquentation de Chateaubriand à e de Taine, de la première d'*Hernani* à *Port-yal*. Vous ne trouverez pas mauvais qu'André llessort se soit réjoui d'une telle tendance. ssi bien, ne s'en réjouissait-il que d'un certain nt de vue. C'est qu'il découvrait, lui aussi, deux nmes en lui. A la différence de plusieurs his-iens des lettres qui ne furent que critiques, de t de poètes qui restèrent poètes seulement, il joi-ait à un traditionalisme intellectuel parfois assez trinaire, un élan lyrique que l'âge n'affaiblit nais. Heureuse rencontre qui lui permettait tantôt, mépris de ses opinions affichées, de se laisser gueusement emporter en plein ciel romantique, tôt avec la politique de Voltaire ou le classi-ne de Sainte-Beuve, de redescendre avec allé-sse vers ses préférences intellectuelles. Prenons de aussi que, sous le désordre apparent de ses ets accueillis au hasard de ses lectures, de ses nptes rendus ou de ses conférences, une pensée faitement logique se dégage, dont le dérou-ent aboutit à une véritable histoire de la litté-ure et de la pensée françaises, de la Renaissance os jours.

e n'est pas sans raison, par exemple, qu'au de sa vie, il a groupé une partie de ses études s la rubrique XVIIIe *siècle et Romantisme*. Reli-s ces biographies amusées et chaudes, pleines d'anecdotes savoureuses, qui vont de la turquerie de Mlle Aïssé aux invraisemblables récits de voyage de Dumas père. Nous y verrons comment, en dépit du classicisme inchangé de Voltaire, tout notre romantisme, à l'instrument poétique près, est déjà en puissance dans le siècle de Rousseau. Vue profondément juste. La Révolution française, si l'esprit de Voltaire et de Montesquieu avait prévalu, c'eût été, 1789 répétant en ce cas 1689, une autre Révolution d'Angleterre. Si elle affecta le caractère de volcanisme auquel elle doit du reste une partie de sa grandeur, c'est qu'elle fut, sous sa froide écorce grecque et romaine, l'explosion même de notre premier romantisme national.

« Balzac et son œuvre. »
Une histoire sociale de 1815 à 1848.

Certains des amis d'André Bellessort m'ont affirmé qu'il avait peu de goût pour l'histoire. Je n'oserais les contredire, mais qu'est-ce que l'histoire, en vérité ? Quelque respect que je professe pour la pratique du parlementarisme (et nous ne l'avons jamais plus aimé que depuis que nous avons failli le perdre), dois-je croire que l'histoire de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, c'est la liste de leurs formations ministérielles ? N'est-ce pas plutôt sous cette belle apparence doctrinaire, la triomphante ascension d'une bourgeoisie encore assez près de ses origines pour en conserver toute la saveur, déjà assez assurée de son pouvoir pour étaler avec une suffisance grandiose tous ses travers ? Or cela, Messieurs, c'est peut-être un des aspects les plus durables de l'œuvre de Balzac et c'est aussi une des meilleures parties du livre à lui consacré par André Bellessort.

Tel de vos éminents confrères de l'Académie des sciences morales, M. Marcel Bouteron, nous le dirait qui, seul, aurait droit de parole en la matière : n'est pas balzacien qui veut. Il y faut une largeur de poitrine, une puissance de souffle, une joie de réalisme et, pour tout dire, une plénitude de santé intellectuelle dont tous ne sont pas capables. Il suffisait de voir, d'entendre cinq minutes André Bellessort pour s'assurer qu'il avait toute la vitalité nécessaire. Aussi bien, le *Balzac et son œuvre*, que nous lui devons, pourrait-il s'intituler *Balzac et son temps*. Un maître de la Sorbonne, peu suspect de sympathie politique pour mon prédécesseur, me faisait remarquer que ce livre, c'était une des meilleures études d'histoire sociale que nous possédions pour la période 1815-1848. Et cela est si vrai, Bellessort se trouvait de la sorte si bien engagé sur la voie qui conduit aux études historiques que, bientôt, il les aborda de plein front.

De la société française à l'époque de Napoléon III il nous offre, en effet, en scènes colorées et en portraits nuancés, un tableau qui est d'un bon peintre d'histoire. D'où vient que d'un tel livre se dégage une impression si mélancolique ? Précisément parce que l'époque, avec son décor d'un mauvais goût attendrissant, est entrée dans l'effacement de l'histoire, mais qu'en même temps, par les récits de nos aïeules, elle éveille encore en nous tant de souvenirs familiers. Laissons de côté le régime lui-même : « Il y a eu là-dedans, écrit Bellessort, trop de police, trop de délateurs, trop d'agents provocateurs. Les gouvernements

où le ministre, le magistrat et le policier collaborent trop étroitement, font vilaine figure. » Mais il y a eu l'époque elle-même, époque heureuse où la douceur de vivre que Talleyrand croyait à jamais abolie depuis la fin du XVIIIe siècle, reparaissait avec précisément, comme chef d'orchestre, un de ses petits-fils. Comment cette brillante et facile société a-t-elle pu laisser échapper de ses mains toutes les chances dont le destin l'avait comblée ? Mais avons-nous le droit d'être impitoyables pour elle, nous qui, après la victoire de Foch, avons laissé passer semblablement, par un idéalisme bien mal appliqué, les brèves années à nous imparties pour empêcher que l'héroïsme de nos morts et la perspicacité de nos diplomates ne fussent rendus vains ? N'oublions pas, du reste, que si, au jour du malheur, tous les partis ont tendance à battre leur coulpe sur la poitrine de leurs adversaires, les responsabilités, il y a soixante-dix-sept ans, furent, à de remarquables exceptions près, assez étendues. Du rêveur couronné à maint représentant de l'opposition, beaucoup d'hommes du Second Empire n'ont-ils point partagé en politique étrangère les mêmes illusions généreuses, conduisant aux même réveils ? Reconnaissons de bonne grâce, à quelque tendance que nous appartenions, que la critique de mon prédécesseur est ici pertinente.

La France durant la IIIe République.

Mais la France s'est aussitôt reprise, comme, Messieurs, elle se reprend toujours. André Bellessort a poursuivi son enquête en étudiant le rôle des intellectuels dans la fondation de la IIIe République. Sujet passionnant, sujet brûlant qu'il ne pouvait encore, à l'époque où il l'aborda, traiter avec toute la sérénité de l'histoire. L'éloignement nécessaire à un jugement plus objectif nous est aujourd'hui accordé, triste privilège des survivants de la grande épreuve qui, en cinq ans de méditation angoissée, auront acquis l'expérience de plusieurs générations. Limitons-nous, du reste, aux quarante-huit premières années qui ont suivi la guerre de 1870, période qui, nous voulons l'espérer, échappe enfin aux interprétations partisanes. La poussière est tombée. Regardons le paysage. Il ne manque pas de grandeur. L'Empire une fois effondré, ses armées une fois détruites, en apparence il ne restait plus rien. Mais comme le rappelait le duc d'Aumale, qui fut en cette heure la voix même de la patrie, il restait la France. Pour sauver l'honneur de la nation, les Gambetta et les Jules Ferry refusèrent d'arrêter le combat. Pour rétablir notre situation dans le monde, on vit surgir ensuite toute une cohorte de grands diplomates, de grands coloniaux, de grands parlementaires, dont plusieurs siégèrent parmi vous, réunion de valeurs telle que peu d'époques chez nous auront connu équipes plus laborieuses. Ne nous laissons pas distraire par ce que furent alors les agitations de presse ou de tribune, rançon inévitable du jeu des institutions libres. Ce qui importe, ce sont les résultats. Les voici. La liberté rétablie dans les mœurs politiques comme dans les lois. La grande tradition parlementaire de la Restauration et de la Monarchie de Juillet reprise et élargie. Une diplomatie mesurée et ferme, prudente et tenace, d'une belle continuité, nous rendant la confiance de l'Europe et, en Europe, notre place. La France extérieur connaissant, avec les Jules Ferry, les Cambon, le Galliéni, les Lyautey, une grandeur jusque-l jamais atteinte. La justice sociale recherchée dan la paix intérieure et la prospérité. En vérit c'est là un bilan que nous pouvons évoquer san rougir. Œuvre capétienne au meilleur sens d mot, j'entends digne du labeur consciencieux d nos Capétiens directs et qui, comme celui-ci, a sans ameuter l'Europe, singulièrement élargi not patrimoine. Car, l'histoire nous l'enseigne, ce n sont pas les conquérants, dûment annoncés comm tels, qui agrandissent les empires. Bien plutôt, i les perdent, de sorte que, si on prend le mot dan son acception véritable, les deux plus util « conquérants » de la France contemporaine (je songe ici à l'accroissement durable que leu gouvernements nous auront valu de l'autre cô de la Méditerranée), ce furent ces deux che d'Etat paisibles auxquels l'imagerie populaire m à la main une toute autre arme qu'une épée, roi Louis-Philippe et l'hôte de l'Elysée en l' 1912.

Les Républiques Andines.

Qui disait l'Université de France casanière Bénissons Adrien Hébrard et Ferdinand Brun tières, Messieurs, puisque ce furent eux qui dema dèrent à André Bellessort un reportage sur Républiques Andines, par lequel le jeune prof seur commença une carrière nouvelle. Ces pa sages démesurés faits de contrastes saisissan ces sociétés nées d'hier, juchées sur les épau d'humanités immémoriales, il allait nous les r tituer en vers et en prose, en des descripti toutes parnassiennes dont la précision n'a d'ég que l'exactitude de son enquête économique. nous trouvons de tout dans ce livre de jeune depuis une grammaire de la langue Quichua j qu'aux picaresques aventures d'un bohème Quartier Latin, devenu, par les miracles de faconde, un vénérable thaumaturge, auprès dames aymaras. Et comme toujours chez Bel sort, à côté du vieil étudiant, le poète. Ne retr vait-il pas, n'entendait-il pas chanter dans le v des sommets qui soufflait des Andes, la gra voix de Leconte de Lisle ou de Hérédia dont *Chansons du Sud* nous apportent l'écho ? Et qu vision des derniers jours dans l'évocation de étranges races amérindiennes qui, depuis plus quatre siècles, assistent, impassibles, en leur testation silencieuse, au triomphe de l'homme bl quand elles ne viennent pas, comme en Arauc ou au Mexique, ajouter à la fierté castillane dignité nouvelle dont mon prédécesseur a marqué tout le prix...

Sachons gré à Bellessort d'avoir discerné mense valeur humaine de ce nouveau monde l de cet Empire romain de l'hémisphère occid qui va du Rio Grande à la Terre de Feu. P çant, en 1912, un livre de M. Garcia Caldero président Poincaré, devant l'imminence de nos clysmes européens, entrevoyait le jour où vieilles civilisations devraient aller là-bas cher asile. Cet asile généreux, combien des nôtre cours de l'invasion, l'y ont, en effet, trouvé même temps qu'une chaleur d'accueil, une foi notre relèvement final dont nous ne sommes près de perdre la mémoire. De Rio aux R bliques andines, réunissons dans une même r

naissance toutes ces amitiés, toutes ces fidélités des bons comme des mauvais jours, et montrons-nous fiers de ce qu'aujourd'hui la voix de nos sœurs latines, aussi joyeuses que nous de notre propre libération, choisisse si souvent, pour nous le dire, la forme de messages adressés par leurs corps savants à votre Compagnie. C'est une preuve entre tant d'autres de votre persévérance dans la tâche à vous léguée par le cardinal de Richelieu, que de voir tout ce qui s'intéresse à la défense de la langue et des lettres françaises dans le monde se tourner ainsi vers vous aux grandes heures de notre histoire, parce qu'à travers les vicissitudes des temps et les révolutions des empires, vous restez — pour emprunter un terme à l'une de nos chères Académies provinciales — les plus sûrs « mainteneurs » de notre génie national.

Ce n'est qu'après la première guerre mondiale que votre confrère put entreprendre, à la demande de l'Alliance française, une mission dans l'Amérique du Nord. Le connaissant comme nous le connaissions, nous pouvions bien nous attendre à ce que, cette mission, il l'accomplirait non seulement en traversant l'Atlantique, mais aussi en remontant à travers le passé. Ce qu'il visita avant tout, ce fut la Nouvelle-France et la Louisiane au temps du roi Louis. Aussi bien n'y eut-il aucune peine puisque, préservées par le libéralisme des nations anglo-saxonnes, l'une et l'autre sont toujours là. Bellessort, qui était si bien préparé à les comprendre par sa qualité de Français de l'Ouest comme par l'amitié de l'historien du Canada, M. Firmin Roz, nous en rapporta un message attendri. Nous avons eu depuis lors l'occasion de mesurer la valeur de l'attachement qu'il avait consacré là-bas. A la fin de la dernière guerre, au printemps de 1945, quand le fracas des nouvelles armes parut un instant couvrir notre voix et faire oublier nos droits séculaires, ce fut le Canada, grande puissance mondiale, qui, de concert avec la délégation belge et soutenu par les campagnes de la presse helvétique, fit conserver à la langue française sa place diplomatique traditionnelle dans le directoire des Nations Unies. Ce sont là, Messieurs, interventions qu'une compagnie comme la vôtre ne saurait jamais oublier.

« Heures de parole ». — Amitiés scandinaves.

Tel est le titre donné par Bellessort à un de ses recueils de conférences. Et, de fait, ce qui rend ses ouvrages aussi vivants qu'au premier jour, c'est qu'ils restent parlés. La parole française dont il fut pendant près d'un demi-siècle l'infatigable dispensateur, il l'aura portée aux quatre coins du monde. Partout où il y avait des amitiés françaises à encourager, je le retrouve, s'installant avec brusquerie dans quelque hôtel de fortune, maugréant d'abord contre les fatigues du voyage, la gêne du dépaysement, les petits travers locaux, à leur manière si pareils aux nôtres, puis vite séduit par le charme du décor, attendri par la chaleur des sympathies manifestées, souvent à tout jamais conquis et vouant à ses hôtes une fidélité qui jamais ne se démentira. C'est ce qui lui advint notamment pour les nations scandinaves, le Danemark de Kierkegaard, la Norvège de Johan Bojer, la Suède de Selma Lagerlöf. La Suède, « la grande dame du Nord », avec sa poésie pénétrante, sa fantaisie, son sens du mystère, l'a pris tout entier. Une fois rentré à Paris, il s'est astreint, en dépit de ses innombrables occupations, à assurer et à répandre la traduction des auteurs scandinaves. Les amitiés qu'il avait nouées là-bas ne se relâchèrent plus, ainsi qu'il a été donné à plusieurs parmi vous d'en recueillir la preuve. Plus d'un orientaliste suédois (car vous savez, Messieurs, la place éminente qu'avec l'encouragement d'une auguste personnalité ce pays a prise dans les études asiatiques), plus d'un de mes collègues de Stockholm ou d'Upsal m'a donné l'assurance qu'au bout de trente-cinq années, le souvenir d'André Bellessort y est resté aussi vivant qu'à son premier séjour.

Voyage en Roumanie. Nicolas Jorga.

Ambassadeur des bonnes lettres, chargé d'assurer de capitale en capitale la défense et illustration de notre langue, Bellessort, avant Stockholm, avait, si j'ose dire, occupé le poste de Bucarest. Poste dont ont toujours rêvé nos envoyés, ceux de la politique comme ceux des lettres, tellement ils s'y sentent encore chez nous. Bellessort se trouva si peu dépaysé dans notre chère latinité danubienne que, s'y croyant sur le boulevard, il s'y livra parfois avec ses interlocuteurs aux badinages faciles de nos salles de rédaction. Nos amis roumains étaient bien trop parisiens pour ne point s'en amuser les premiers. Mais Bellessort avait eu raison de ne pas, pour autant, mettre en doute les vertus foncières de ce peuple. Pour nous, qui avons vu une illustre poétesse incarner parmi nous, aux pires heures de l'occupation hitlérienne, la protestation de la Roumanie véritable, il ne saurait y avoir de doute. Et puisque les pas de mon prédécesseur m'ont conduit dans la patrie d'Hélène Vacaresco, laissez-moi évoquer encore la grande figure de Nicolas Jorga, l'historien national roumain qui fut aussi, par ses savantes publications dans notre langue, un grand historien français, Jorga, associé de notre Académie des inscriptions, sauvagement massacré par les hitlériens le 27 novembre 1940, pour être resté jusqu'au bout fidèle à l'amitié française.

En escale à Ceylan, à Singapour, à Macao, à Manille.

Des rives de la mer Noire, Bellessort avait entendu l'appel de l'Orient. C'était l'époque où, à l'autre extrémité de l'Asie, se poursuivait une évolution dont les conséquences mondiales devaient se révéler aussi importantes que naguère, sur nos terres méditerranéennes, la chute de l'Empire romain ou la poussée de l'Islam. A la veille de la guerre russo-japonaise, Bellessort fut chargé par Brunetière d'aller, pour la *Revue des Deux Mondes*, étudier au Japon même les premiers symptômes de ce que Victor Bérard appelait déjà la révolte de l'Asie. Mais au cours de ses divers voyages, j'allais écrire de ses divers pèlerinages en terre japonaise, votre confrère sut s'attarder quelque peu « en escale », surtout quand ces escales se nommaient Ceylan et la Malaisie, l'Indochine et la Chine. Par Ceylan, il entrevit l'Inde. Sur ces paysages tropicaux avec lesquels la richesse de sa palette était en harmonie préétablie, il nous a laissé des tableaux qu'un Loti, un André Chevrillon, un Claude Farrère n'eussent point désavoués. Nous sera-t-il interdit de regretter qu'il se soit contenté de peindre, avec autant de somptuosité que d'humour, les sanctuaires bouddhiques

ou hindouistes, ou plutôt leur décor extérieur, sans vouloir pénétrer plus loin que les premiers parvis ? Libre, il est vrai, à nous de voir dans l'émouvante sculpture indienne du haut moyen âge autre chose que des idoles, d'entrevoir dans les conceptions philosophiques qui l'ont inspirée un des plus puissants efforts de l'esprit humain livré à lui-même pour résoudre la grande énigme. Sachons du moins gré à Bellessort de la franchise avec laquelle il s'avoue fidèle à notre rationalisme latin, à l'esprit de notre terroir, jusqu'à se refuser à pareille enquête. Le dépaysement géographique, oui, et, vous venez de le voir, ressenti avec ivresse, mais une sorte de refus préalable du dépaysement métaphysique. Au reste, si nous lui avions cherché querelle à ce propos, il n'eût pas manqué de nous renvoyer aux belles pages que la *Sagesse d'un brahme* a inspirées à M. André Chevrillon et après lesquelles toute tentative de mieux résumer la pensée védantique aurait sans doute paru vaine.

Mais il y a tant d'autres choses dans ce livre trépidant! Il y a un émouvant témoignage de l'œuvre magnifique accomplie là-bas comme sur bien d'autres points du globe par ces grands ambassadeurs de la charité française que sont nos religieux et nos religieuses. Puis, à propos de Singapour, de Macao, de Hongkong, de Manille grandes cités cosmopolites où des « foules d'Asie » de toute provenance subissent un étonnant brassage, Bellessort se livre à une enquête dont les conclusions portent loin. Dans tel comptoir où le pavillon européen flotte cependant depuis des siècles, il a discerné la lente, pacifique, insensible, irrésistible reprise de possession de la ville par les races indigènes, noté en traits décisifs ce réveil, cette revanche de l'Asie qui se trouveront constituer peut-être l'événement majeur du XXe siècle. Il a entrevu aussi la responsabilité qu'ont dans ce déclin de l'Europe, le matérialisme, l'impérialisme mercantile, le paganisme économique dont les Européens n'ont que trop souvent fait preuve et donné l'exemple aux Asiatiques. Aujourd'hui que les conséquences de tant de fautes se sont implacablement déroulées sous nos yeux, comment rétablir entre les grandes civilisations de l'Est et celles de l'Ouest l'harmonie indispensable à l'avenir des unes comme des autres ? Sans doute, en rappelant l'Europe comme l'Asie au respect des valeurs spirituelles que l'une et l'autre représentent; en montrant aux sociétés asiatiques que l'Occident, ce n'est pas seulement une compétition d'impérialismes économiques obéissant à une loi d'airain, mais tout l'héritage de la sagesse antique et de notre christianisme ; en révélant à l'Occident que l'Asie ne tient pas tout entière dans le frémissement d'autres nationalismes, d'autres impérialismes non moins néfastes, mais dans la profondeur de la méditation indienne, dans les leçons de la douceur bouddhique, dans le grand rêve taoïste. Je ne suis pas sûr, hélas ! que les armes cèdent toujours devant la toge, mai je sais que, dans l'Asie bouddhique comme dans l'Occident chrétien, il leur est arrivé plus d'une fois de s'incliner devant le manteau monastique.

Le biographe de saint François-Xavier.

C'est précisément cette révolte, cette revanche morale du spirituel sur la politique, c'est cette imprescriptible primauté du spirituel que Bellessort nous a montrées dans la vie de saint François Xavier. Refaisant en compagnie de l'apôtre le beau voyage de tout à l'heure à travers les escales de l'océan Indien et des mers chinoises, comme, cette fois, il voit s'éclairer les horizons ! Dans ce livre, on le sent, il a mis toute son âme. C'est que, s'il est un saint que nous ne puissions nous empêcher d'aimer pour sa générosité de cœur, sa sincérité ardente, sa charité évangélique, c'est bien celui-là. Or, toute l'histoire de François Xavier n'est-elle pas une protestation contre les impérialismes de son temps ? Ne s'est-il pas élevé de toute sa force, non certes, contre la tutelle de tel stade de civilisation à l'égard de tel autre, tutelle en soi souvent légitime, mais contre le mépris définitif envers des races proclamées éternellement mineures ? Car le démon du racisme, Messieurs, ne date pas de sa dernière incarnation, et les meilleurs d'entre nous, depuis qu'il y a des chrétiens et qui méditent les Evangiles, n'ont cessé de combattre de telles doctrines comme le pire péché contre l'esprit.

Séjours au Japon. Études sur la société, la littérature, l'âme japonaises.

Les traces de saint François Xavier conduisirent André Bellessort au Japon. Peu de pays l'ont à ce point conquis. Cet Hellène passionné avait l'impression d'y retrouver une autre Grèce. Le poète (qui ne mourut jamais en lui qu'avec l'homme lui-même) y découvrait une conception de la vie, que dis-je, de l'univers, qui lui parut toute poésie. Le paysagiste-né qu'il restait aussi y surprenait à chaque pas mille enchantements. Il a aimé cette terre au point de lui sacrifier ses préventions contre le bouddhisme, au point de vouloir quelque peu minimiser pour la mieux célébrer seule, l'antique humanisme confucéen, l'idéalisme de la Chine mahayaniste, la grande poésie chinoise des T'ang, l'école des paysagistes Song dont la littérature et l'art nippons, de l'aveu des savants japonais eux-mêmes, ont pourtant si largement profité. Sur les routes du Hokkaido, des pentes du Fouji aux sanctuaires de Nara il a été le voyageur parfait, celui qui, gardant tout son esprit, donne tout son cœur. Mais ce voyageur avait été préparé à comprendre par une solide étude préalable des hommes et des institutions. Je noterai qu'il eut pour informateurs deux orientalistes français alors établis à Tokio, le P. Papinot et Ulrich Odin. Par mon ami Odin j'aurais appris, si je n'en avais été convaincu déjà à la lecture des impressions japonaises de Bellessort, tout le sérieux de la documentation de ce dernier. Vous savez, Messieurs, le reproche qu'on fait parfois aux Occidentaux, nos frères. Il me souvient que, traversant la capitale d'un Etat balkanique (l'Orient-Express s'y arrêtait quinze minutes), un citoyen de ce pays qui voyageait avec nous, voyant mon compagnon de banquette prendre quelques notes sur son carnet, en déduisit aussitôt que le quart d'heure ainsi passé aurait de considérables conséquences littéraires : « Et maintenant, Monsieur, murmura-t-il avec douceur, vous allez pouvoir écrire un livre sur notre pays ? »

André Bellessort n'était point de ces voyageurs-là. Dans les quatre volumes qu'il nous a rapportés de ses divers séjours à Tokio, nous trouvons une fort bonne mise au point de no

connaissances sur la société, la littérature, l'âme japonaises. En même temps que le passé nippon, il a étudié avec une remarquable sagacité les problèmes que posait l'européanisation brusque d'une société millénaire, jusque-là miraculeusement préservée des aventures extérieures par son insularité d'abord, par le prudent « isolationisme » du régime Tokugawa ensuite. Bellessort a pressenti les dangers vers lesquels l'imitation de l'Europe en ses idéologies les moins recommandables et la transformation du sentiment national le plus légitime en un nationalisme sans frein, risquaient d'entraîner les guides de ce peuple. Il a noté les symptômes du drame, et maintenant que la catastrophe est advenue, la lecture de ses livres n'en est que plus saisissante.

Qu'aurait-il dit, s'il avait pu voir la réalisation de ses pressentiments ? Sans doute, jugeant comme nos amis Américains, que le peuple qui a produit de tels chefs-d'œuvre méritait une direction meilleure, aurait-il souscrit à l'émouvant article dans lequel, en août 1945, votre grand confrère Paul Claudel, parlant du Japon d'hier et de demain, proclamait en chrétien, dans un sanglot, sa douleur, son amertume et son invincible espérance.

Les dernières années.

Mais Bellessort ne devait pas voir la fin du conflit mondial. Depuis 1940, en dépit de sa robuste apparence, il était secrètement atteint. Il essayait de se donner le change en publiant encore quelques articles littéraires, sans d'ailleurs (dans l'intérêt même du défunt, disons-le sans ambages) se rendre compte, hélas ! que sa signature était ainsi comme usurpée par une presse indigne d'elle où elle semblait jurer, où elle semblait protester, de colonne à colonne, contre les noms voisins (1). Sur ses derniers mois et sa mort je ne puis que renvoyer aux paroles d'adieu prononcées sur sa tombe par celui qui devait être son successeur comme secrétaire perpétuel, adieu plein d'émotion et de regrets, en même temps que paroles animées, contre les occupants et leurs séides, d'un patriotisme intransigeant.

Trois grands savants orientalistes français.

Comme elle serait charmante, Messieurs, cette planète, si nos contemporains n'en avaient fait un des cercles de l'enfer, si notre espèce n'était périodiquement ramenée dans les sentiers de l'humanité primitive par de soi-disant grands hommes, dont il faudrait que la science de demain nous mît à même de découvrir et d'exterminer dès le berceau la funeste engeance ! Puisque j'ai évoqué, à propos du Japon, ce qu'André Bellessort a fait pour nos connaissances orientalistes, laissez-moi rappeler quelles pertes, tandis qu'il s'éteignait dans la petite villa de la rue Boileau, étaient en train de subir chez nous ces mêmes disciplines. Au Japon, il avait pu rencontrer trois de nos maîtres parmi les plus grands, un Joseph Hackin, un Henri Maspéro, un Paul Pelliot, grâce auxquels notre pays était alors, du consentement unanime, à la tête des études asiatiques ; Pelliot, ce capitaine de l'intelligence, qui pendant un quart de siècle commanda avec Sylvain Lévi l'orientalisme français et lui valut tant de conquêtes, sinologue, turcologue et mongolisant, linguiste de génie, explorateur et archéologue infaillible, un des derniers humanistes universels, capables d'embrasser, en chinois comme dans nos langues classiques, la somme de nos connaissances ; Henri Maspéro, âme exquise, cerveau puissant, héritier d'un grand nom dont il avait encore accru la gloire parce qu'il avait apporté dans la haute sinologie l'acuité d'analyse et la vigueur de synthèse de l'illustre égyptologue ; mon ami Hackin, leur élève et déjà leur égal, qui avec Pelliot aura rouvert de l'Afghanistan au Japon la route des antiques pèlerinages, sur les traces associées du bouddhisme et de l'hellénisme. Sur ces terres lointaines tous trois n'avaient pas seulement, par l'ampleur de leurs découvertes, fait triompher la science française. Ils avaient aussi, par le rayonnement de leur personnalité, fait durablement aimer notre pays. Les témoignages de douleur que j'ai reçus de S. A. Shah Wali Khan, au nom de nos amis Afghans à la mort de Hackin, de S. Exc. M. Tsien Tai et de nos amis Chinois après le décès de Pelliot, de Japonais hostiles à l'impérialisme à la nouvelle du martyre d'Henri Maspéro, avaient des accents qui ne trompent pas. Il vous souvient, Messieurs, des pages de M. Henri Bordeaux sur la mort de Guynemer, tombé en plein ciel de gloire. La mort de Hackin et de sa jeune femme en plein océan, sous les coups d'un sous-marin allemand, le 24 février 1941, quand il repartait pour l'Asie, chargé d'une mission du général de Gaulle, n'est pas d'une moindre grandeur, car, en lui aussi, tous ceux qui l'ont connu peuvent en porter témoignage, il y avait du chevalier. Quatre ans après, Henri Maspéro, arrêté en même temps que sa femme comme otage pour leur jeune fils, mourait de l'affreux régime de Buchenwald. Il était encore parvenu, peu de temps après son incarcération, à me faire dire qu'il était fier de ce fils, comme lui, héroïque. Il pouvait l'être : quelques semaines plus tard, le jeune Jean Maspéro allait, de son côté, tomber au champ d'honneur.

Quant à Paul Pelliot, qui avait été, dans les milieux orientalistes, l'âme de la résistance, il attendait, avec une fièvre qui ravageait son visage, cette révolte parisienne dans le secret de laquelle il était depuis longtemps. Dès qu'elle éclata, il arbora sur le balcon du musée Dennery qu'il habitait, le drapeau interdit depuis quatre années. En vain lui fit-on observer le péril d'une telle manifestation, le musée se trouvant exactement en face de la terrible Gestapo de l'avenue Foch. Aux conseils de prudence, il répondit qu'ayant reçu la Légion d'honneur à 20 ans sur un champ de bataille, il était maintenant trop vieux pour abaisser les couleurs.

Il n'était pas vieux, mais ses angoisses, ses colères du temps de l'occupation l'avaient miné et quelques mois après il s'abattait, foudroyé par un mal qui ne pardonne pas, mais ayant du moins vu le jour de la nouvelle revanche. Sur sa tombe, comme sur celles des deux autres savants dont je viens d'évoquer la mémoire, nous pouvons reprendre la devise antique : *Patriam dilexit, veritatem coluit.*

(1) Allusion aux articles littéraires publiés, sous l'occupation allemande, dans le périodique *Je suis partout* sous la signature A. BELLESSORT. (*N. D. L. R.*)

Notice biographique de M. André Bellessort (1866-1942)

Professeur et écrivain, critique littéraire, poète, et même romancier, grand voyageur, M. André Bellessort est né à Laval le 19 mars 1866. Petit-fils d'instituteur et fils de professeur (son père était le principal du collège de Lannion), il fit sa rhétorique au lycée Henri-IV, à Paris. Agrégé des lettres en 1889, il fut professeur à Bordeaux, à Poitiers, au Mans, à Lyon, à Paris, d'abord au lycée Janson-de-Sailly, puis jusqu'en 1926 au lycée Louis-le-Grand (professeur de rhétorique). A des titres divers, il voyagea depuis 1895 en Amérique du Sud (il resta près d'un an au Chili), en Corée, au Japon, en Roumanie, en Suède, en Chine. Critique littéraire et humaniste remarquable, il a étudié Virgile, Balzac, Shakespeare, Voltaire, Sainte-Beuve, Victor Hugo, les grands classiques, etc. Dans les cours donnés à la Société des Grandes Conférences sur les maîtres de la littérature française, il a apporté dans son rôle de conférencier les qualités de compréhension et de chaleur qui caractérisaient son enseignement professoral. Sur un autre terrain, il a été avec son livre sur saint François-Xavier un rénovateur du genre hagiographique. Il publia de nombreux articles (notes de voyage, reportages, études littéraires, etc.) dans *la Revue des Deux Mondes* dont il fut pendant quelque temps le secrétaire général, dans *la Revue Bleue*, dans *la Revue hebdomadaire*, dans *le Journal des Débats*, dont il fut le critique dramatique.

M. André Bellessort fut élu le 20 mars 1935 à l'Académie française en remplacement de l'abbé H. Brémond. Il prit séance le 26 mars 1936, et fut accueilli par A. Chaumeix, directeur. Son discours de remerciement dessine le portrait et analyse l'œuvre littéraire de Brémond avec l'aisance et l'art d'un maître conférencier. Le 11 janvier 1941, il fut désigné comme secrétaire perpétuel de l'Académie française en remplacement de Georges Goyau. Le 22 janvier 1942 il mourait subitement à son domicile, à Paris. Ses funérailles furent présidées par le cardinal Baudrillart, le 27 janvier, en l'église d'Auteuil. A. Bellessort était chevalier de la Légion d'honneur. Dans la séance du 29 janvier 1942, M. Georges Duhamel qui, une semaine après, allait être élu secrétaire perpétuel temporaire, prononça l'éloge funèbre de A. Bellessort, disant qu'il avait été un « bon serviteur des lettres », comme observateur des mœurs, professeur et critique littéraire. Comme l'a écrit M. André Chaumeix, « tout, dans son existence, a été lumière, dignité, travail. Il a été lui-même avec franchise et loyauté. Il a eu le goût de l'ouvrage bien fait, la curiosité de toutes les formes littéraires par où s'expriment les sentiments humains, le désir de connaître tout ce qui touche aux choses de l'esprit et à la vie de l'âme... Bien qu'il ne se soit jamais occupé de politique, André Bellessort aimait trop son pays pour ne pas être attentif aux disciplines qui, seules, assurent la durée et la grandeur d'une nation. Il avait l'horreur de tous les désordres et de l'anarchie intellectuelle... »

Ouvrages principaux de M. A. Bellessort

1894. — *Mythes et poèmes*, Lemerre, Paris.
1896. — *Chanson du Sud*, poèmes, Lemerre, Paris.
— *Reine Cœur*, roman, Perrin, Paris.
1897. — *La jeune Amérique : Chili et Bolivie*, Perrin, Paris.
— *L'hôtellerie*, poème dans Revue des *Deux Mondes*.
1899. — *En escale* (Ceylan, Singapour, Saïgon), Perrin.
1900. — *Les Syracusaines*, de Théocrite, traduction avec avant-propos, Pelletan, Paris.
1902. — *Voyage au Japon, La société japonaise*, Perrin, Paris.
1903. — *Jérusalem. I. En Dalécarlie* (traduction et adaptation d'un roman de Selma Lagerloef), Perrin, Paris.
1904. — *La légende de Goesta Berling* (traduction d'un roman de Selma Lagerloef), Perrin, Paris.
1905. — *La Roumanie contemporaine*, Perrin, Paris.
1906. — *Les journées et les nuits japonaises*, Perrin, Paris.
1909. — *Les liens invisibles*, de Lagerloef, traduction avec préface, Perrin.
— *Discours à la distribution des prix du lycée de Laval*, Goupil.
1911. — *La Suède*, Perrin et Cie, Paris.
1911. — *Deux conférences sur Louis Veuillot*, par Ségur et Bellessort, bureaux de l'Université, Paris.
1914. — *Sur les grands chemins de la poésie classique, Ronsard, Corneille, La Fontaine, Racine, Boileau*, Perrin et Cie, Paris.
1916. — *Petit recueil de compositions françaises*, Belin, Paris.
1917. — *L'apôtre des Indes et du Japon, saint François Xavier*, Perrin, Paris.
1918. — *Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre*, Perrin.
— *Le nouveau Japon*, Perrin.
1920. — Jacobsen Hans, *Mme Marie Grubbe*, préface, Leroux, Paris.
1920. — *Virgile, son œuvre et son temps*, Perrin.
1921. — *Etudes et figures. Variétés littéraires*, Bloud et Gay, Paris.
1923. — *Nouvelles études et autres figures*, Bloud et Gay, Paris.
1923. — *Reflets de la vieille Amérique*, Perrin et Cie, Paris.
1924. — *Balzac et son œuvre*, Perrin.
1925. — *Essai sur Voltaire*, Perrin.
1925. — *Virgile*, Enéide, « Les belles-lettres », Paris.
1926. — *La Pérouse*, Plon, Paris.
— *Le crépuscule d'Elseneur*, Perrin.
1927. — *Sainte-Beuve et le XIXe siècle*, Perrin, Paris.
1928. — *Bernardin de Saint-Pierre*, œuvres choisies, préface, Didot, Paris.
1928. — *Les grands salons littéraires* (XVIIe-XVIIIe siècles), (Mme du Deffand), en collaboration, Payot, Paris.
1929. — *Lasserre P. : Trente années de vie littéraire*, Edition Prométhée, préface.
1930. — *Heures de parole*, recueil de conférences, Perrin.
— *Les voyages de François-Xavier*, collection « L'adolescence catholique », Editions Les œuvres représentatives, Paris.
1930. — *Autour du Louvre et du Palais-Royal*, Hachette, Paris.
1930. — *Victor Hugo : Essai sur son œuvre*, Perrin et Cie, Paris.
1931. — *Les intellectuels et l'avènement de la IIIe République*, Grasset, Paris.
1932. — *La société française sous Napoléon III*, Perrin, Paris.
1934. — *Athènes et son théâtre*, Perrin, Paris.

1936. — *Voyages de saint François-Xavier*, collection « Les bonnes lectures », E. Flammarion, Paris.
— *Le plaisir du théâtre*, discours à l'Institut de France (24. 10. 35), Firmin-Didot, Paris.
1937. — *Réponse au discours de réception à l'Académie française de M. Joseph de Pesquidoux*, Plon, Paris.
1938. — *Le plaisir du théâtre*, 1 vol., Perrin, Paris.
1938. — *Les carnets de Joseph Joubert*, 2 vol., textes recueillis par André Beaunier, préface de Mme André Beaunier et André Bellessort, *Nouvelle revue française*, Paris.
— XVIIIe *siècle et romantisme*, Perrin, Paris.
1941. — *Les lettres pendant la guerre*, article dans *France 1941 ; Un bilan et un programme*, 1 vol., Alsatia, Paris.
1942. — *Parmi les âmes étrangères*, Perrin, Paris.

F. P.

Réponse de M. Henry Bordeaux au discours de M. René Grousset (30 janvier 1947)

Monsieur,

Vous représentez, dans notre Compagnie, une nouvelle école historique. Au lieu de vous contenter d'un homme ou d'une époque, d'un Richelieu comme Gabriel Hanotaux et M. le duc de La Force, d'un Napoléon comme M. Louis Madelin, des cathédrales même, comme M. Emile Mâle, il vous faut des siècles, des peuples et des continents entiers. Vous renouvelez ainsi, avec une nouvelle documentation, le *Discours sur l'Histoire universelle*. Mais avant de vous présenter à vous-même, selon la coutume académique, le miroir qui reflétera avec plus ou moins de bonheur, sûrement avec amitié, votre œuvre et votre personne, permettez-moi d'ajouter quelques traits au vivant portrait d'humaniste et d'ambassadeur de notre langue et de notre littérature que vous venez de nous tracer de celui qui fut votre prédécesseur en Extrême-Orient avant de l'être sous la Coupole.

L'action oratoire d'André Bellessort (1).

Vous nous avez parlé d'André Bellessort, poète, critique, essayiste, voyageur, conférencier et même romancier : je désirerais de préciser son action oratoire. Avec ce Brunetière qui le découvrit pour la joie des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* et avec Jules Lemaître, le souriant démolisseur de Jean-Jacques et de Chateaubriand, il fut l'orateur le plus remarquable de cette Société des conférences qu'avait fondée René Doumic pour réparer une erreur ou un oubli du Collège de France, car les oublis ou les erreurs sont, hélas ! le fait de toute Compagnie humaine. Pourquoi Brunetière est-il inconnu des générations nouvelles ? Il a laissé trente ou quarante volumes de critique et son œuvre est inachevée. A la puissance de la construction, elle ajoute la mélancolie des ruines. Il lui manque le sortilège de la voix qui l'animait.

Je le revois, lui-même, à la fin de sa carrière, quand il donna, déjà malade, son cours sur *l'Encyclopédie*. Il entrait, la tête basse, quelques livres à la main, l'air affairé, pressé, ennuyé. Quand il relevait, avant de prendre la parole, le front penché sur quelques notes destinées à lui servir de jalons, c'était pour montrer sur des épaules étroites un visage pâle, rayé par le cordon noir du lorgnon, des yeux enfoncés et à demi fermés, comme fatigués par le travail à la lumière, et au pli des lèvres une expression lasse, résignée, presque douloureuse. Il ouvrait la bouche et l'on n'entendait tout d'abord qu'une voix faible, enrouée, gênée. Un orateur, lui ? Le Gambetta de pierre qui, sur la place du Carrousel, continue de s'agiter dans un tel désordre que son bras gauche se termine par le pied du génie qui l'assiste, ou plutôt qui le coiffe, voilà physiquement une carrure d'orateur ! Mais celui-là si menu, si délicat et nerveux ? Peu à peu la voix s'éclaircissait, prenait des inflexions variées, s'élevait pour revenir ensuite aux notes graves et c'était une première victoire remportée sur cette voix défaillante. Le discours se déroulait, non point déclamé avec des artifices d'acteur ou des éclats de tribun, mais prononcé avec une autorité souveraine, émouvante parce qu'elle était passionnée. Parmi tant de maçons de hasard, Brunetière s'affirmait architecte. Il savait bâtir. Ses leçons s'élevaient comme des forteresses. L'une d'elles, qui montrait la formation de la fausse idée moderne de la science toute-puissante, fut un modèle de construction et, lorsque l'édifice fut achevé, l'auditoire qui le voyait monter fut tenté d'offrir le bouquet de fête que les charpentiers ont accoutumé de fixer au sommet du toit avec le dernier clou.

La manière de Lemaître qui lui succéda était fort différente. L'expression du visage accompagnait la parole : les yeux d'ironie et de rêve mêlés, l'inclinaison de la tête prématurément vieillie qui se redressait pour l'agrément de communiquer la malice ou l'incertitude de la pensée. Le geste de la main en avant semblait protéger la marche de l'analyse contre les préjugés ou les parti pris. Moins autoritaire et brillant que Brunetière, il était dans sa souplesse et ses nuances plus parfait. La voix était caressante et moelleuse. Elle avait gardé sa jeunesse. Quand Mme Récamier entrait dans un salon, personne ne la remarquait tout d'abord, tant elle affectait de simplicité, mais, dès que les yeux l'avaient découverte, ils ne pouvaient plus se détacher d'elle. Quand Julia Bartet entrait en scène dans *Andromaque* ou *Bérénice*, le public était tenté de l'estimer trop modeste et presque effacée et bientôt il ne résistait plus à l'enchantement d'un art collé au texte racinien comme le maillot d'une baigneuse au corps rafraîchi. La perfection de Jules Lemaître orateur était de cet ordre : si mesurée qu'il fallait quelques instants pour la reconnaître, si achevée qu'elle décourageait les commentaires.

Il n'est pas indifférent qu'une Société, aussi engagée que la nôtre dans les difficultés matérielles et le mouvement incessant de la fortune, se passionne pour un cours de littérature au point de faire d'un discours un objet d'actualité. André Bellessort connut ce même succès à la *Société des conférences*. Mais il ne ressemblait guère à ses prédécesseurs. Il pétrissait l'auditoire comme un sculpteur la glaise, avec ses mains remuantes qui semblaient ajouter à la parole des signaux pour imposer l'attention et ordonner le silence, tandis que le visage barbu s'illuminait, que les yeux

(1) Les sous-titres sont de *la D. C.* (*N. D. L. R.*)

pétillaient de plaisir, que tout le corps prenait part à l'action. Les fortes épaules arrondies, la solide carrure du torse ne pouvaient s'immobiliser. Il jouait son discours avec sa personne entière et cette agitation corporelle rendait plus sensibles le pittoresque et la couleur de la phrase. C'était un spectacle extraordinaire, grouillant comme s'il y avait une foule sur l'estrade, et merveilleusement proportionné à la biographie de ces hommes-colosses, de ces hommes-orchestres qu'il avait, d'instinct, choisis comme les plus dignes de l'inspirer, Voltaire, Balzac, Victor Hugo. Un Voltaire, ce Voltaire que vous venez de ranimer vous aussi, agile, impertinent, insolent, sarcastique et ironique, toujours déchaîné, toujours prompt à la polémique, jamais rassasié de gloire, ni d'honneur, ni de tapage, ni de démolitions, ni d'années. Un Balzac sortant ses personnages de son cerveau en ébullition comme un prestidigitateur extrait d'un chapeau les objets les plus hétéroclites et jusqu'à ces colombes, Eugénie Grandet, Modeste Mignon ou Mme de Mortsauf ; reconstituant un baron Hulot, une cousine Bette, un Nucingen, un Rastignac ou un Rubempré avec un trait saisi sur un contemporain, comme Cuvier n'avait besoin que d'un fragment pour reconstituer un plésiosaure ou un ichtyosaure. Un Victor Hugo capable de passer dix-huit ans sur un rocher en tête à tête avec l'océan, mais aussi avec ses songes, ses amours et ses haines prompts à s'aligner en alexandrins comme des soldats à la parade ou à s'incarner en héros fabuleux.

Quand leur biographe descendait de sa chaire, tout époumoné et suant, il eût fallu l'éponger, le bouchonner comme un cheval de course. Mais, le soir même, il était prêt à recommencer, non sur une scène, dans une salle à manger bien éclairée et chauffée, devant une table bien dressée et surtout avec des convives de choix, femmes cultivées et charmantes, écrivains, diplomates, savants représentant la fleur de notre intelligence. C'était la société d'avant guerre qui tâche à se reconstituer bien que réduite à la portion congrue. Non qu'il fût spécialement affligé de gourmandise : comme un bon ouvrier, l'ouvrage terminé, aime à retrouver ses pairs au cabaret, là il goûtait la récompense de son immense effort. La conversation n'est-elle pas un art français par excellence, l'alliance d'une chère délicate et fine, de ces vins de chez nous au bouquet et au corps non pareils, avec l'esprit tantôt frivole et tantôt profond sans en avoir l'air ? Elle fleurissait sur les lèvres d'un Rivarol ou d'un prince de Ligne, d'un Alfred Capus ou d'un Jules Lemaître : a-t-elle jamais fleuri sur celles d'un buveur de bière ou de whisky ? André Bellessort y excellait. Comme il avait voyagé au Japon, en Amérique, en Suède, aillleurs encore, pour y porter la parole qui fait connaître et aimer la France, comme il possédait les classiques aussi bien que les modernes, Athènes et Rome, Platon et Virgile, Ronsard et Sainte-Beuve, comme il était critique dramatique et critique littéraire, au courant de toutes les nouveautés, il tenait tête aux interlocuteurs les plus variés. Il devenait éblouissant, puis, s'apercevant du tort que lui causait sa propre parole, il se précipitait sur son assiette afin de ne perdre aucun bon morceau et sur ses verres qu'il reniflait comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines. C'étaient là ses innocentes revanches sur tant d'années pénibles et sur son travail de bûcheron dans la grande forêt des lettres.

Cette passion des lettres, il est même allé jusqu'à l'assouvir *administrativement* en acceptant de succéder chez nous, pour la charge de secrétaire perpétuel, au pieux et charitable Georges Goyau qui trop peu de temps avait remplacé lui-même l'inlassable et précieuse activité de René Doumic. Si l'envoûtement, exercé sur lui par la littérature, lui voila, durant l'occupation, l'erreur évidente et grave de continuer à donner sa signature, même au bas d'articles uniquement littéraires, dans une presse contaminée et justement flétrie, une mort, presque subite et imprévue, le vint retirer ensemble des difficultés matérielles, le froid, la faim et le manque de moyens de transport dont il souffrait avec tout Paris, et de la douleur intérieure, mêlée d'un grand espoir, qui lui inspira cette phrase de l'un de ses derniers articles : « Les gens de mon âge emporteront dans la mort la vision d'une France amoindrie, mais ceux qui viendront après nous cueilleront le printemps des renaissances. »

M. RENÉ GROUSSET

« Vous venez à nous avec un continent [l'Asie] dans vos bagages. »

Vous, Monsieur, vous venez à nous avec tout un continent dans vos bagages, et quel continent ! le plus vaste et le plus peuplé, cette Asie dont vos plus nomades confrères de jadis et de naguère n'ont effleuré que les rives du Levant, Chateaubriand et Michaud, Lamartine et Renan, les deux Vogüé et Barrès, Claude Farrère et les Tharaud, ou celles de l'Extrême-Orient, André Bellessort, Pierre Loti dont la frivole *Madame Chrysanthème* correspond si peu au Japon offensif de Port-Arthur et de Pearl-Harbour, André Chevrillon dans ses *Sanctuaires et Paysages d'Asie*, Paul Claudel avec sa *Connaissance de l'Est*, Jérôme Tharaud qui survola les temples d'Angkor. Vous nous apportez la Chine mystérieuse avec ses dynasties millénaires et ses invasions périodiques, l'Inde avec ses dieux de terreur peu à peu transformés par la mystique du bouddhisme. Comment naquit en vous cette passion d'orientalisme qui vous inspira tant de recherches d'histoire, d'art et de religion et qui fait de vous aujourd'hui le conservateur du musée Cernuschi ?

Fils d'un écrivain au destin brisé prématurément.

Mais vous n'êtes pas le premier René Grousset. Quelqu'un de ce même nom vous a précédé, au destin brisé prématurément. Sorti de l'Ecole normale et de l'Ecole de Rome, de Rome où il prit la *malaria*, désigné pour cette gloire future qui sera la vôtre, il mourait avant d'avoir achevé sa 25e année. L'année précédente, il avait réalisé, en se mariant, un rêve d'enfance. Quelques semaines avant la fin, il confiait à un prêtre de ses amis son grand secret et son grand espoir. C'était votre père : vous étiez cet espoir et ce tendre secret. Déjà il n'était plus là pour vous recevoir à votre naissance. Vous ne l'avez connu que par votre mère qui, après s'être consacrée à votre éducation, entra, quand vous eûtes l'âge d'homme, à ce couvent de la Charité à Montpellier fondé par le P. Emprin pour le salut des âmes populaires par

les visites sociales. Mais votre père vous fut aussi révélé par le recueil de ses essais poétiques et critiques qu'avaient rassemblés ses camarades, ses amis, René Doumic et Imbart de La Tour : poèmes classiques, apparentés pour le sentiment à Sully Prudhomme, pour le tour philosophique à Alfred de Vigny, essais sur les libertins du XVIIe siècle qui déjà préparent le scepticisme du XVIIIe, et surtout essai sur Hélène de Sparte qui peut-être vous a communiqué le goût de la civilisation grecque et de l'Orient. L'*Iliade*, n'est-ce pas déjà le conflit entre l'Europe et l'Asie ? N'est-ce pas la première croisade en faveur de la beauté ? Car la beauté d'Hélène a déchaîné la guerre de Troie. « Il n'est rien dans l'univers, dira Isocrate, de plus divin, de plus auguste, de plus noble que la beauté. » Et votre père de commenter, en des pages qui mériteraient de survivre s'il ne se contentait de survivre en vous, ce culte de la beauté chez les Grecs : « La beauté est sainte, écrit-il ; elle appartient aux immortels, et c'est d'eux qu'elle vient à l'homme comme un don de leurs mains. Etre beau, c'est être aimé des dieux, c'est leur ressembler, c'est porter leur empreinte et comme participer à leur nature : être beau, c'est être divin. » Ainsi le charme d'Hélène est-il compris des Troyens comme des Grecs. « Ame sereine comme le calme des mers, chantera le vieil Eschyle, beauté qui ornait la plus riche parure, doux yeux qui perçaient à l'égal d'un trait, fleur d'amour fatale aux cœurs. » D'Homère à Platon, ce culte se transmet, s'amplifie. Du corps il s'étend à l'âme. Une beauté sans tache ne peut être qu'innocente et ne sentons-nous pas, en effet, confusément que les femmes trop belles sont comme protégées par elles-mêmes contre les tentations et que leur pur visage semble ajouter à l'amour qu'elles inspirent la crainte d'une profanation ? Hélène n'est pas une coupable, mais une victime des dieux qui mérite l'indulgence. Aphrodite l'a précipitée dans les bras de Pâris. Elle a subi les dieux quand intimement elle leur résistait. Car elle a, seule, le sentiment d'être coupable. Seule, elle se qualifie d'épouse odieuse. Le vieux Priam la traite comme sa fille ; Hector, le premier chevalier, est un frère pour elle. Les vieillards de Troie admettent en la regardant que la guerre et ses maux soient issus d'elle. Une chrétienne a pour elle le repentir : Hélène n'a que l'amère conscience de l'impuissance humaine. Et nous la voyons, dans *l'Odyssée*, reprendre avec sérénité sa vie ménagère et royale, comme si elle relevait d'une maladie bientôt oubliée. Elle est fille de Némésis, déesse non point de la vengeance mais de la mesure : tout ce qui dépasse cette mesure est frappé. Ainsi avons-nous vu foudroyés ceux qui avaient cru bouleverser et conquérir le monde.

Au service de la France durant la guerre (1914-1918).

Cependant cet ébranlement intellectuel qui détermina votre vocation ne vous est venu ni de la Grèce ni du Proche-Orient. Entré à la direction des Beaux-Arts dès votre licence d'histoire, vous eûtes la chance d'y rencontrer un directeur, M. Paul Léon, qui, pressentant votre avenir, vous laissa quelque liberté. Ces loisirs, qui ressemblent en apparence à du temps perdu, ce sont eux qui, très souvent, fécondent l'esprit en lui abandonnant les heureuses initiatives de la curiosité et de l'invention. Vous les utilisez à la Bibliothèque nationale. Un voyage nous peut ouvrir, dans la jeunesse, des horizons nouveaux, ou le contact avec la nature, ou quelque rencontre sentimentale. Tapissée de ces livres qui sont le trésor des siècles écoulés, la Bibliothèque nationale, où l'on travaille dans le silence, où flotte encore dans l'air, avec le parfum du papier imprimé, l'âme de tant de génies immortels, fut votre sanctuaire. Là, vous avez découvert que l'orientalisme manquait trop souvent à notre instruction trop limitée à la vieille Europe. Déjà vous distinguiez avec lucidité le drame actuel de la conflagration des continents, de la rencontre du monde jaune avec le vieux et le nouveau monde.

La guerre de 1914 vous surprit dans ces projets d'une œuvre gigantesque, renouvelant les données de l'histoire, et dans la douceur d'un ménage heureux, déjà peuplé de petites têtes interrogatives. Sous-officier d'infanterie, vous fûtes blessé devant Tahure, au mois de mars 1915, au cours de ces combats meurtriers livrés sur les falaises de l'Aisne. Longtemps votre bras droit fut menacé d'amputation. Heureusement vous n'eûtes pas affaire aux quatre cents médecins de l'un de vos chers empereurs de Chine : un seul chirurgien de chez nous, qui ne pouvait être le trop jeune Dr Mondor, bien que celui-ci fût déjà lauréat de la Faculté de médecine, suffit à vous sauver. A la citation de Tahure, vous en avez plus tard joint une autre comme adjudant brancardier à Verdun, sur la Somme et dans cette bataille de France qui chassa l'Allemand de notre sol et aboutit à notre victoire du 11 novembre 1918.

Études profondes et nombreuses sur l'Asie, son histoire, sa civilisation.

Vous voici démobilisé et dès lors vous ne cesserez plus de vous consacrer à cette Asie illimitée dans le temps et dans l'espace. Je n'en ai connu que le Liban, la Syrie et la Palestine, mais je me souviens de la vision que nous offrirent à l'Exposition coloniale, organisée avec tant d'art par le maréchal Lyautey, prince des constructeurs, le spectacle de l'art asiatique, recueilli en Indochine, et aussi — vous excuserez cette frivolité — le ballet sacré des danseuses balinaises. Ces minuscules poupées cerclées d'or, couronnées d'or, au corps serré en des tuniques éclatantes comme les momies enfermées dans leurs bandelettes, dont les cadences revêtaient un caractère hiératique, presque religieux, dont les visages gardaient une immobilité de statue et dont la vie semblait s'être réfugiée dans la souplesse des jambes et les mouvements des petites mains délicates, n'étaient-elles pas, dans leur grâce et leur mystère, l'image de l'énigmatique Asie, tout au moins de celle de l'art, de la poésie, de la mythologie hindous ? Mais, comme elles soulevaient leurs bras frêles en col de cygne, au bout desquels s'allongeaient les doigts d'or, je crus voir, tout à coup, par une substitution imprévue, d'autres mains, presque aussi menues, presque aussi frêles, celles des chauffeurs annamites qui, sur la route de Verdun, sur la voie sacrée, conduisaient les énormes camions de relèves, de munitions, de vivres. C'était miracle que ces grosses machines pussent obéir à de si tendres pressions. Le monde jaune était alors avec nous.

Certes, vous nous donnez de l'Asie, à travers vos nombreux ouvrages, *Histoire de l'Extrême-*

Orient, Les philosophies indiennes, l'Empire des steppes, Histoire de la Chine, Histoire de l'Asie, Vie de Gengis-Khan, Les civilisations de l'Orient, Sur les traces du Bouddha — et j'en oublie, — une image plus complète et plus véridique, puisée dans trente ou quarante siècles d'histoire, attestée par l'architecture, la statuaire, la peinture, le bronze, le jade, la céramique et par ces documents inscrits sur de minces tablettes de bambou, sur des pièces de soie, sur un papier inventé dès le premier siècle, sur la pierre, sur le bois, par la gravure et les caractères mobiles. Comment s'y reconnaître à travers tant de dynasties, de révolutions et d'invasions ? La clé de l'aventure asiatique, vous l'avez trouvée dans la géographie. C'est la lutte éternelle contre la nature. Auprès de grandes plaines d'alluvions fertiles qui appellent le travail agricole, s'étendent de vastes steppes incultes et sauvages. Les nomades qui promènent leurs maigres troupeaux sur ces maigres pâturages envient les sédentaires fixés sur le sol qu'ils labourent et ensemencent et dont ils tirent, avec la nourriture, la prospérité. Quand ils sont en nombre, ils n'ont plus qu'un but : conquérir ces belles terres. C'est toute l'explication des ruées successives des Huns, des Mongols, des Turcs, des Mandchous. Pour une que l'histoire enregistre parce qu'elle a réussi, combien de ces ébauches d'invasion ont échoué devant la résistance acharnée des agriculteurs ? Mais qu'advient-il de la conquête ? Les conquérants sont conquis à leur tour par une civilisation plus raffinée, une existence plus confortable, une culture intellectuelle qu'ils ignoraient. Leur supériorité venue de leur mobilité à la guerre — cavaliers et archers incomparables — se perd bientôt et ils subissent à leur tour le sort des vaincus en face de nouveaux barbares. Tel est le rythme régulier de l'histoire chinoise.

Quatre millénaires ne réussiront pas à achever la mise en valeur de cet immense continent dont une grande part du sol et du sous-sol est encore inutilisée aujourd'hui. Ainsi l'Asie, insuffisamment exploitée, représente-t-elle ensemble un grenier et une clientèle pour les nations voisines, Japon, Russie, Amérique : elle est devenue un objet de convoitise, un enjeu de guerre, tandis qu'elle-même tâche à s'organiser.

Trente ou quarante siècles de l'histoire de la Chine.

Il y a quatre mille ans qu'elle tâche à s'organiser, non point sans y parvenir, en y parvenant parfois pour retomber dans le chaos, depuis la dynastie des Chang où le Fils du Ciel qui est le roi ne dépend que du Souverain d'en-haut perdu dans les nuées. Les seigneurs Tchéou renversent les Chang et c'est déjà la victoire des rudes pionniers des hautes vallées du Grand Ouest sur la cour luxueuse et les riches paysans de la plaine centrale. Trois siècles ces féodaux qui annoncent la chevalerie régneront, laissant travailler le peuple et méditer les sages. Ainsi Confucius mettra-t-il d'accord l'action morale et civile avec l'ordre cosmique et Ma-Tsen fera-t-il jaillir du sentiment divin l'amour universel, tandis que l'école taoïste préconisera l'union à l'essence de la nature, jusqu'à l'état contemplatif et extatique qui préparera le brahmanisme indou.

Faut-il croire que tout règne intellectuel, toute civilisation soit fatalement destinée à devenir la proie et la victime des forces matérielles ? Voici venir l'époque des Royaumes combattants, dont les cruautés dépassent nos plus modernes hécatombes. Les armées vaincues sont décapitées : un tribut de cent mille, de deux cent milles têtes est un article courant pour les exigences de ces bêtes féroces à face humaine dont nous savons que le type reparaît de temps à autre sur la surface de la terre.

Pourtant, de ces sanguinaires despotes naîtra le César chinois, l'unificateur passager de la Chine, T'sin-Che-Houangti. Il crée une centralisation commode au gouvernement et qui durera vingt et un siècles. Il bâtit la Grande Muraille destinée à protéger son Empire contre les Huns et contre les Mongols. Avec vous qui avez recueilli les bronzes de l'art t'sin pour le musée Cernuschi, je serais prêt à l'admirer s'il n'avait proscrit les écrivains et les livres. Un de ses successeurs ajoutera dans son mépris les médecins aux lettrés, mais les médecins se vengeront, car il sera blessé à la guerre et, sa plaie s'envenimant, ceux-ci le laisseront mourir. Les lettrés sont moins dangereux.

La Chine est, d'habitude, leur terre de prédilection. Vous leur êtes sévère et ne craignez pas d'écrire : « Ce n'est pas en France seulement que les Versailles préparent la chute des dynasties. Ajoutons l'influence croissante des cercles intellectuels avec leur idéologie sans aucun rapport avec les faits... » Mais n'est-ce pas un de vos empereurs chinois qui soumit l'admission de tous les fonctionnaires sans exception à la rédaction d'une composition littéraire, examen qui dura jusqu'en 1905 ? Etait-ce donc une exigence excessive et pourquoi donc les fonctionnaires seraient-ils dispensés de bien écrire ?

La dynastie des T'ang donna sa fleur au VIIe siècle de notre ère en un souverain qui favorisa les artistes et les poètes et qui vous fournit ainsi l'occasion de citer avec amour l'un ou l'autre poème chinois tiré des grands lyriques, Li-T'ai-po et Tou-Foù, le premier qui nous livre toute l'âme de l'enseignement bouddhique sur l'impermanence universelle comme dans ce vers : « Les flots passent les uns après les autres et se poursuivent éternellement », le second qui excelle à chanter la nature, les saisons, surtout l'automne où nul obstacle ne limite le regard, et les déesses dont le corps de jade est entouré d'un nuage de parfums. Mais sous cette façade de luxe et d'art gémit la misère populaire et ce prolétariat agricole aboutit à la révolte qui trop souvent a pour conséquence l'anarchie.

Vient alors la dynastie des Song. Gouvernée par un sage, elle entreprend d'heureuses réformes que ses successeurs ne tardent pas à transformer au profit du seul Etat : l'Etat-dieu, l'Etat réglementant toutes choses, les personnes et les biens, les terres et le commerce et provoquant peu à peu la paralysie générale. Tout propriétaire, astreint déjà à quelque impôt de solidarité, doit déclarer tout ce qu'il possède, jusqu'au poids de ses porcs et au chiffre de ses poules. Les mandarins tarifient tous les produits et fixent le cours forcé du marché, du marché jaune. Les accapareurs sont impitoyablement pourchassés, mais l'administration est loin d'être incorruptible. Et le souverain est persuadé qu'il fait le bonheur de son peuple. Ce sont là mœurs du XIe siècle.

Gengis-Khan et Qoubilaï.

Un homme-ouragan va tout détruire pour tout reconstruire, Gengis-Khan, dont vous avez repris trois fois le portrait en l'agrandissant, dans l'*Histoire de la Chine*, où il opère à sa place, dans *L'Empire des steppes*, où il s'encadre entre Attila et Tamerlan, enfin dans le *Conquérant du monde*, consacré à son unique biographie. Il descend de la Haute-Mongolie, conquiert Pékin qu'il rase, parce que, pour ce nomade, les villes sont sans usage, et s'empare de la Chine tout entière, modéré dans sa violence par un vieux ministre de l'ancien régime qu'il a eu la sagesse de s'annexer. Son petit-fils Qoubilaï, surnommé le *Grand Sire*, précurseur des banquiers lombards et écossais, eut l'ingénieuse idée, pour relever les finances mal en point, de fabriquer de l'or avec des billets en écorce de mûrier. Il en fabriquait à tort et à travers et leur donnait cours forcé. Mais cette inflation ruinant le pays, il condamna à mort ses ministres qu'il déclara responsables, après quoi l'on revint à la monnaie métallique.

Ce souverain, expert à restaurer les finances, favorisa l'art, la pensée, la religion. Le bouddhisme avait ses préférences : néanmoins il tolérait l'Islam et le nestorianisme. Refusant de choisir entre le bouddha, Jésus et Mahomet, il les adorait tous les trois. De même, Gérard de Nerval, revenant d'Egypte où il avait fréquenté toutes les sectes, des Coptes aux Manichéens, se voyant reprocher par une dame son absence de religion, s'indigna : « Pas de religion ? J'en ai rapporté dix-sept ! » Et de même, raconte Chamfort, un jeune paysan revenant du catéchisme la mine déconfite après s'être disputé avec son curé, comme sa mère lui en réclamait la cause, répliqua de mauvaise humeur : « Il m'a demandé combien il y avait de dieux. — Et tu lui as répondu qu'il n'y en avait qu'un seul ? — Je lui ai dit qu'il y en avait trois et il n'était pas encore content... »

Les récits de Marco Polo et d'Odoric de Pordenone.

Cependant la Chine s'ouvre à l'Europe, tout au moins à ces deux sortes de gens qui sont les plus audacieux, les missionnaires et les marchands. Ainsi la connaissons-nous mieux, dès la fin du XIIIe siècle. par les récits de Marco Polo et d'Odoric de Pordenone. Le premier est un marchand vénitien qui, parti de Constantinople, pénètre en Chine par la Russie méridionale. Bien accueilli par l'empereur Qoubilaï, il note avec soin les ressources du pays et les principaux marchés. Son voyage est demeuré célèbre, tandis que c'est vous, Monsieur, qui avez, sinon découvert, du moins réédité celui du bienheureux Odoric de Pordenone qui parcourut les deux Turkestan, la Mongolie, l'Inde où il recueillit les restes et la mémoire de quatre Franciscains martyrisés et releva les traces sanglantes de la pire idolâtrie, Ceylan, la Malaisie, Hang-Tcheou, qu'il comparait à une Venise d'Extrême-Orient, enfin Pékin où il put admirer le palais et les jardins du grand Khan. Après la splendeur de ce palais, ce qui le frappe le plus dans son voyage, c'est la rapidité de la poste qui relie tout l'Empire à la cour du souverain, assurée par des courriers galopant bride abattue sur des chevaux ou des méharis et sonnant du cor, avant d'arriver aux relais, pour que repartent aussitôt les cavaliers suivants. Le spectacle le plus curieux lui est offert par un millionnaire chinois qu'il surprend à son repas. Cinquante jeunes filles le servent à table et lui apportent les plats en chantant et jouant de divers instruments de musique. Mais il ne se contente pas de ce divertissement culinaire : ses belles servantes le nourrissent à la becquée, comme l'oiseau sa nichée, en lui mettant un à un les morceaux dans la bouche. Ce bourgeois touche comme revenu annuel trois cent mille sacs de riz, chaque sac ayant le poids de charge d'un âne robuste. Nos plus outrageants trafiquants du marché noir ont-ils de si voluptueuses fantaisies ? Mais le bienheureux Odoric, s'il revenait aujourd'hui dans notre monde soumis à toutes les restrictions, verrait les femmes de la bourgeoisie confondues avec celles du peuple faire la queue devant les boutiques pour n'en pas rapporter grand'chose et se livrer à toutes les besognes domestiques avec une bonne humeur qui est une des plus charmantes formes du courage dans la vie.

L'irruption de l'Occident dans la Chine.

Les missionnaires et les marchands ont ouvert la voie. Les nations les suivent et c'est l'irruption de l'Occident. Toutes les puissances se sont aperçues des richesses cachées dans cette Chine inconnue et se disputent à qui les mettra en valeur. Pour l'importation de l'opium, l'Angleterre a occupé Changhaï. La France entre dans Pékin et incendie le Palais d'été. Plus tard, c'est la guerre du Tonkin, avec le désastre exagéré de Lang-Son, c'est pour la Corée la querelle avec le Japon. La curée commence. l'Allemagne entre en ligne, et la Russie à qui le Japon arrache Port-Arthur. La révolution gronde en Chine, la vieille dynastie des Ming abdique et la République est proclamée avec son président Tchang-Kaï-Chek. C'est le prélude de l'immense guerre mondiale dont les conséquences ne sont pas encore mesurées.

Mais, auprès des convoitises matérielles qui poussent vers le Céleste Empire nations, conquérants, prospecteurs, commerçants, comment ne pas évoquer cette sorte de gens bizarres pour qui n'existe ni richesse, ni ambition, ces apôtres du Christ qui s'en vont, depuis des siècles, y répandre la loi d'amour et même y subir le martyre dans les soulèvements xénophobes? Combien de familles françaises sont aujourd'hui rattachées au sol de la Chine par quelque tombe creusée dans un cimetière de Mission ? Ma pensée, bien souvent, depuis nombre d'années, s'en va jusqu'à Pékin, dans l'enclos réservé aux Filles de la Charité, où repose une religieuse, morte un soir de Noël au service des petits Chinois, et qui m'était unie par le lien fraternel. Ne m'avait-elle pas, avant de vous lire, préparé à m'intéresser au mystérieux continent que vous rapprochez de nous ?

Ainsi, Monsieur, avez-vous réussi à mettre de la clarté dans ces trente ou quarante siècles au cours desquels la Chine, qui a précédé les autres civilisations, passe sans cesse de la culture à l'anarchie. Vous en achevez l'histoire en nous décrivant la cérémonie la plus auguste de l'antique religion impériale qui était le sacrifice *fong*. Il était célébré sur la montagne la plus élevée de la Chine orientale. L'empereur y montait pour s'y entretenir directement avec la divinité et lui annoncer que l'Empire jouissait du calme et de la paix. Cinq fois seulement, en trois ou quatre mille ans, les souverains se jugèrent dignes de

gravir ce sommet. Cinq fois seulement, ils estimèrent que le bonheur de leur peuple leur méritait à eux-mêmes le sourire du Dieu, et la dernière remonte à l'an 1000. Dans quel pays du monde le sacrifice aurait-il pu être offert plus souvent ?

Voyages en Syrie, en Palestine, Perse. « L'histoire des Croisades »

Impatient de connaître enfin *de visu* cet Orient fascinateur afin de constater sa ressemblance avec vos livres, vous étiez retenu au rivage par la conservation du musée Cernuschi et même par celle du musée Guimet, dont le directeur, votre ami Hackin, s'évadait sans cesse pour explorer le Thibet. Les fouilles de celui-ci, les récits de vos maîtres, au Collège de France, un Paul Pelliot, de l'Académie des inscriptions, un Sylvain Lévi, un Henri Maspero, digne fils de l'égyptologue, qui mourut au camp de Buchenwald, ces maîtres et ces amis que vous venez de nous rappeler avec tant d'émotion, entretenaient en vous la fièvre du départ. Enfin, vous avez pris la mer pour le Proche-Orient et visité la Syrie, la Palestine, la Perse. Ce fut assez pour vous révéler la menace de l'Asie sur l'Europe dès les temps anciens et l'importante politique, déjà soulignée par Louis Madelin, autant que religieuse de ces Croisades auxquelles vous vous êtes consacré pendant nombre d'années pour en relater l'histoire en trois volumes et la reprendre, plus concise et peut-être plus rapide et vivante, dans *L'épopée des croisés.*

Un historien de notre Compagnie qui eut son heure de gloire, s'il est dépassé aujourd'hui parce que trop de documents lui manquaient, vous a précédé dans cette voie et c'est mon compatriote savoyard, Joseph Michaud. Journaliste, il avait été condamné à mort pour ses articles de la *Quotidienne* sous Robespierre, mais il avait grisé ses gendarmes et s'était échappé. Ce condamné à mort, qui devint académicien, s'éprit des Croisades en un temps où elles étaient parfaitement oubliées ou méprisées. Pour Voltaire, elles n'étaient qu' « un misérable effet de l'ambition des Papes ». Les historiens anglais, Robertson, Hume, Gibbon, les traitaient négligemment. Et voici que Bonaparte, avec l'expédition d'Egypte, rouvrait les portes de l'Orient. Michaud enfiévré se précipita sur les sources alors incomplètes. Le recueil de Jacques Bongars, à la fin du XVIe siècle, ne contient que vingt chroniques. La collection rassemblée par les Bénédictins ne figurait pas dans leur recueil des Histoires de France. Michaud n'était pas chartiste, mais il avait de bonnes méthodes d'érudit. La lumière se fit dans la demi-obscurité où il travaillait, et le premier tome de son *Histoire des Croisades* parut en 1808, avant la publication de *L'itinéraire de Paris à Jérusalem.* Ainsi fut-il le premier à remettre en honneur le moyen âge alors méconnu.

Déjà touché par l'âge, il voulut à son tour se croiser. Au cours de ses promenades dans Jérusalem, il se rend compte de l'importance d'un uniforme sur la population. Qu'à cela ne tienne ! Il sortira de ses malles son costume d'académicien afin de produire, lui aussi, de l'effet. Et voici comment il raconte lui-même, dans sa pittoresque *Correspondance d'Orient,* sa mésaventure : « J'ai voulu, écrit-il, aller à l'église du Saint-Sépulcre et sur le mont Sion avec l'habit de l'Institut : les palmes dont ce costume est orné et sa couleur verte, couleur privilégiée chez les musulmans, avaient beaucoup ébloui les Turcs ; on a été jusqu'à me prendre pour un prince de l'Occident. Lorsqu'on est venu m'annoncer tout cela, j'en ai été effrayé, car les Turcs parlaient déjà d'un backchich que je devrais leur payer. J'ai prié le drogman de démentir tous les bruits qui s'accréditaient sur ma grandeur et surtout de faire entendre aux musulmans qu'il y avait bien loin de l'un des quarante à un prince qui donne de gros backchichs. »

Je vous mets en garde, Monsieur, contre l'usage de l'habit vert en Orient quand vous y retournerez, à moins que vous ne briguiez la réputation d'un académicien fastueux et prodigue.

« L'épopée des Croisades ». La Syrie française et le royaume de Jérusalem.

Vous avez sur le bon Michaud l'avantage, avec une meilleure méthode et un style plus précis et coloré, d'avoir compulsé et comparé, pour en retirer la vérité, toutes les chroniques franques et arabes et vous y avez introduit cette clarté qui était une de nos grandes qualités littéraires avant l'introduction d'un certain goût de l'obscurité en harmonie avec le mystère des vivants. *L'épopée des Croisés,* c'est ensemble *la Chanson de Roland* et la *Jérusalem délivrée,* si ce n'est le *Roland furieux :* tout s'y mêle, la foi qui soulève les montagnes, les plus beaux faits d'armes, les intelligentes fondations des royaumes et de principautés, comme aussi les grandes fautes militaires et politiques et l'action dissolvante des femmes, ou plutôt de quelques femmes. Elle est française par ses exploits et ses erreurs. A juste titre les Croisés furent appelés en Orient les *Francs* et la Syrie conquise, la Syrie *franque.* Certes, il y eut des croisés d'Allemagne avec l'empereur Frédéric Barberousse qui se noya en Cilicie, avec l'empereur Frédéric II, incroyant et même excommunié, plus diplomate que soldat, qui récupéra Jérusalem perdue non par les armes, mais par traité. Il y eut des croisés d'Angleterre avec le prodigieux Richard Cœur de Lion, vainqueur de Saladin dans la palmeraie d'Arsouf, sauveur de Jaffa, que les chroniques nous dépeignent fendant les Turcs jusqu'aux dents, abattant hommes et chevaux, tout ce qui passait à distance d'épée, se frayant passage à travers une armée et rentrant au camp si couvert de flèches piquées dans son armure qu'il ressemblait à un hérisson. Il y eut des croisés de Sicile, de Venise et de Gênes et ce Conrad de Montferrat qui sauva Tyr. Mais il y eut surtout les rois, les barons et les paysans de France. La plus grande part épique et presque toute la part de maçonnerie et d'agriculture leur reviennent.

Louis VII, Philippe-Auguste, Louis IX se croisèrent tour à tour et, si le premier ne fit qu'une apparition, si le second fut éclipsé par Richard Cœur de Lion et se montra plus soucieux de la métropole à organiser que de la Syrie française à rétablir, saint Louis a dépassé tous les autres souverains par son élan, son courage, son sang-froid, sa calme sagesse politique dans le redressement de nos possessions de Syrie compromises, et surtout par un rayonnement spirituel qui frappe les musulmans comme les chrétiens et brille plus encore lorsqu'il est prisonnier. Il sera la dernière

lumière franque sur l'Orient avant que la croix n'en disparaisse. Les Croisades ont commencé avec Godefroy de Bouillon, modeste héros qui refuse la couronne pour se contenter d'être l'avoué du Saint-Sépulcre : elles s'achèvent avec un saint. Quelle gloire que ce passé oriental qui, les Lieux saints perdus, continue de resplendir dans notre histoire !

Votre art du portrait ressuscite à nos yeux la trop courte dynastie des rois de Jérusalem : Baudouin, frère de ce Godefroy pieux et redoutable, si fort des bras qu'il coupa en deux un cavalier ennemi dont le cheval s'enfuit en n'emportant que la moitié du corps retenu à la selle, Baudouin, qui fut le premier à ceindre la couronne, et le véritable fondateur du royaume dont il fera une solide monarchie militaire. Baudouin II, vainqueur sur l'Oronte et vainqueur devant Damas, qui déjà dut combattre la révolte d'Antioche et voulut mourir à côté du Saint-Sépulcre après s'être démuni de la royauté en faveur de son fils et avoir revêtu la robe monastique en symbole de pauvreté. Baudouin III, enfant de la Terre Sainte en qui vous voyez le modèle des rois francs et qui malheureusement fut empoisonné à 33 ans par son médecin : en face des souverains musulmans, Zengi, Nour-ed-Din et plus tard le grand et généreux Saladin, qui poursuivaient obstinément l'unité de la Syrie et de l'Egypte afin de chasser les Francs de l'Orient, il eut le sens de la grande politique d'union avec Byzance. Enfin Baudouin IV le lépreux, atteint à 16 ans du mal implacable, traînant jusqu'à 24 ans une agonie triomphante, puisque, mourant, il se faisait porter au champ de bataille sur une civière, et l'apparition de ce moribond mettait encore en fuite les musulmans.

Autour de ces rois, c'est tout un cortège de personnages de roman et d'épopée, des Olivier et des Roland, des Guillaume d'Orange, des Tancrède, sans compter les Audes et les Bradamante, et c'est encore tout un peuple de paysans et d'ouvriers de France qui ont quitté leurs vignes et leurs champs ou les chantiers multiples des cathédrales et qui, sitôt après le combat, s'empressent de labourer, de planter, de bâtir. J'ai visité naguère la série des châteaux de Syrie qui formaient un cordon défensif, une ceinture autour des principautés chrétiennes : le Kalaat-el-Homs ou Krack des Chevaliers, intact et magnifique sur sa colline, qui commandait les routes d'Homs et d'Alep, le Markab qui pouvait contenir une garnison de 10 000 hommes au-dessus de Latakieh, le château de Beaufort au-dessus du glauque Litany. Ces énormes forteresses formaient un chapelet pour protéger les ports et les débarquements. Rien ne démontre mieux que leur emplacement et leur puissance la volonté d'imposer à l'Asie des frontières sur son sol même. L'islamisme avait subjugué l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique romaine, l'Espagne et la Sicile : il menaçait Byzance. On ne le pouvait endiguer que par une offensive résolue. Dès la fin du XI[e] siècle, les Croisés étaient maîtres d'Edesse, d'Antioche et de Jérusalem, et dès le commencement du XII[e] ils tenaient la Syrie sauf Damas, Homs, Hama et Alep. Ces conquérants furent aussi de prodigieux maçons. Ils bâtirent des ponts, des églises, des bastions. Ils manièrent la truelle aussi bien que l'épée. En relevant leurs traces avec vous, je n'évoque pas sans mélancolie cet Orient marqué par le sang français, par la culture française, par les œuvres françaises, que j'ai visité au temps du général Gouraud et du général Weygand, qui se retire de nous aujourd'hui et qui ne tardera pas à regretter notre amicale protection.

Chute du royaume de Jérusalem et des principautés franques. Les causes.

Il fallut, pour la chute du royaume de Jérusalem et des principautés franques, cette rage de la division qui a toujours sévi en France dès que le pouvoir central s'affaiblit. Division avec l'Empire byzantin, qui ne comprend même pas qu'il va perdre son avant-garde, sa couverture. Division des princes entre eux qui préfèrent leur rivalité à leur sécurité. Par surcroît, indifférence de l'Europe qui n'envisage pas la nécessité de se protéger contre l'Asie. Enfin voici que l'influence des femmes intervient. Quand Richard Cœur de Lion marche sur Ascalon en quittant Saint-Jean-d'Acre, le poète Ambroise dit que le grand port s'était rempli de tavernes regorgeant d'excellents crus et aussi de filles « dont quelques-unes faites à ravir », et pour éviter l'encombrement de la colonne par les ribaudes, les barons, sagement, décidèrent qu'aucune femme ne suivrait la troupe, « excepté les bonnes vieilles pèlerines, les ouvrières et les lavandières qui leur lavent le linge et la tête et qui, pour leur ôter les puces, valaient des singes ». Cette surveillance ne s'est pas exercée sur les marches du trône. Il suffit du mauvais choix de deux altesses royales pour ruiner l'œuvre des croisés. Constance d'Antioche, veuve de Raymond de Poitiers, refuse tous les partis de cour et épouse un petit capitaine, Renaud de Châtillon, bel homme et beau soldat, qui, chef de bande, le restera, ne franchira jamais l'étape et s'imaginera qu'un royaume se conduit comme une compagnie d'aventuriers. De même, l'héritière de la couronne de Jérusalem, veuve de Guillaume de Montferrat, se remariera avec un joli garçon, niais et parvenu, Guy de Lusignan, et ce sera, dans les circonstances tragiques où se débat le sort de la chrétienté d'Orient, une catastrophe. Tous deux, ce Lusignan et ce Châtillon, prépareront et subiront le désastre d'Hattin, près de Tibériade, où se perdit le royaume. En vérité, dans ce drame des Croisades, tout ce qui sert et dessert notre race se retrouve : le courage, l'initiative, l'ardeur, l'enthousiasme pour les grandes actions, les beaux gestes improvisés, mais aussi l'imprudence, le refus ou le mépris des ordres, l'envie, la rivalité, la division et l'intervention malencontreuse de quelques femmes passionnées parmi les belles princesses lointaines.

Ainsi les Croisades, dont vous avez analysé avec tant d'art les causes et la chute fatale, furent-elles non seulement un appel des Lieux Saints à la chrétienté tout entière, un acte de foi, mais aussi un acte politique, une action en bornage contre l'Asie. Elles sont déjà une image de l'Europe se désagrégeant devant le péril et de l'Asie se préparant à l'envahir et à prendre à Byzance sa revanche lointaine sur Thémistocle, vainqueur des Perses, et sur Alexandre chevauchant jusqu'au Gange.

« Bilan de l'histoire. »

Une fois encore, vous faites comparaître l'Asie devant le tribunal de l'histoire pour la confronter avec l'Europe et même avec la jeune Amérique,

et ce sera dans votre livre le plus récent, le meilleur peut-être de votre longue et savante série, où vous dressez le bilan des apports mondiaux à travers les siècles comme aussi de ces luttes qui mirent aux prises non plus des peuples, mais des continents. La petite Hellade arrête les Barbares. Alexandre prend le chemin du Turkestan et de l'Indus. Rome dompte les Parthes et continue l'œuvre macédonienne. Mais, avec la ruée arabe, c'est l'Asie qui prend l'offensive. La Syrie et l'Egypte sont perdues et la marée montante menace Byzance non secourue, dont les Croisades ont reculé de trois siècles la chute. L'invasion ne s'arrêtera qu'aux portes de Vienne et la victoire de Lépante, en détruisant la flotte des Turcs, limitera du moins le désastre. Désastre dont vous accusez nettement la chrétienté décadente à la fin du moyen âge parce qu'elle s'est vainement usée dans la guerre de Cent Ans et dans les dissensions intestines, sans prendre garde qu'elle compromettait ses forces de résistance. Au XVIe siècle, la mer restituera à l'Europe l'avantage en lui permettant d'attaquer l'Asie par l'Inde. Les Portugais occupent Malacca, une Compagnie hollandaise fonde des comptoirs, Dupleix crée l'Empire des Indes que la négligence de la France laissera à l'Angleterre. La Chine s'ouvre au commerce international : menacée d'être partagée, elle sera sauvée par les éternelles rivalités européennes. « Quand donc, écrivez-vous, en face de l'Asie, a-t-il existé une Europe ? »

Et le Soleil Levant monte à l'horizon. Le Japon sera victime de sa victoire momentanée sur la Russie. Enivré de sa fausse gloire, il court au suicide et voici que la République chinoise devient la grande puissance orientale, offerte à l'outillage américain. L'européanisation de l'Asie a provoqué la révolte de l'Asie contre l'Europe. L'Occident a perdu sa primauté. Il n'a pu être sauvé du péril allemand que par la Russie et l'Amérique « qui sont, dites-vous, deux autres Europes différentes, presque deux nouvelles planètes, deux nouveaux mondes qui, désormais, nous contrôlent ».

L'humanité et les civilisations portent des germes de mort. Élan de l'homme vers le mystère divin.

Ces vues générales de l'histoire ancienne et de l'histoire contemporaine vous ont communiqué un pessimisme que votre talent rend contagieux, mais dont les conséquences, heureusement, peuvent être reculées longtemps encore. Toutes ces vagues qui ont déferlé sur le monde ont recouvert déjà tant de civilisations que la nôtre vous paraît aujourd'hui fragile et précaire. Vous ne croyez plus à la durée, ou plutôt la durée n'est qu'une notion relative.

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

proclamait Leconte de Lisle dans un vers désenchanté.

Les civilisations, comme les hommes, portent en elles des germes de mort. Elles paraissent même chercher comment elles se détruiront. Elles ont asservi la science à cet usage. Et voici que, vous élevant au-dessus des âges et des espaces, vous n'apercevez plus autour de vous que des visions d'Apocalypse. Qu'importent les siècles et même les milliers de siècles qui restent encore à la terre ? Tôt ou tard elle se refroidira ou disparaîtra dans le choc des astres. Mais, dans ce délai, court ou prolongé, elle ne supprimera pas le mal de l'humanité. Le progrès matériel n'engendrera jamais le progrès moral. Vos innombrables dieux hindous ont accepté cet anéantissement de l'univers et d'eux-mêmes, avec une sorte d'allégresse cruelle et frénétique : « Quand viendra le temps où la mer, la terre, l'air, le feu et le vent seront anéantis, est-il écrit dans les livres sacrés de l'Inde, plusieurs millions de Vichnous périront, plusieurs millions de Brahmas mourront aussi. Siva rassemblera alors toutes les têtes de ces dieux, de ces têtes il fera un collier et il dansera sur un seul pied une danse inimitable, dans laquelle ce collier s'entre-choquera sur ses huit épaules, et il chantera des airs mystérieux que nul ne saurait chanter, et il goûtera des plaisirs que nul n'a connus. » Mais nul spectateur n'assistera à cette danse macabre et Siva lui-même se dissoudra.

Et pourtant, comme vous l'aimez, comme nous l'aimons cette humanité condamnée à mort ! Dans ce *Bilan de l'histoire* vous énumérez avec tendresse le prodigieux effort qu'elle a tenté, pour se spiritualiser par l'art, la philosophie, la religion, et s'élever ainsi au delà du temps, vers le divin. N'êtes-vous pas entouré, au musée Cernuschi, par d'admirables bronzes archaïques, attestant déjà, longtemps avant notre ère, le goût des formes harmonieuses ? Ne m'avez-vous pas montré les bas-reliefs de la tombe de Tao avec ses dragons et ses tigres, ses chevaux et ses chiens et les figurines de la céramique funéraire des six dynasties, dont la grâce et l'élégance évoquent les Tanagréennes ? Au musée Guimet, nous avons suivi la progression de l'art kmer depuis le passé le plus lointain, avant les temples d'Angkor. Sur le visage atone des premiers dieux, Vichnou et Siva, Brahma aux quatre têtes, le sourire est inconnu. Puis ce visage s'anime ; malgré les yeux clos, l'expression commence d'apparaître. A l'apogée du Bayon d'Angkor, la vie spirituelle rayonne sur les lèvres de la divinité et c'est une suite de sourires jeunes et charmants, dont l'un ou l'autre devance celui de la Joconde ou de la Sainte-Anne.

Par d'ingénieux rapprochements, vous comparez l'art de l'Asie à notre art du moyen âge et de la Renaissance italienne, le Bouddha du Boro-Boudour au Beau Dieu de la cathédrale d'Amiens, la fresque d'Adjantâ au Christ de Léonard au musée Brera et vous trouvez des analogies entre les anges persans et les anges byzantins, entre les saints indous et ceux de Van Eyck ou de Memling, entre la maternelle Koura-Yin du bouddhisme chinois et notre Vierge immaculée ? N'auriez-vous pas subi quelque déformation professionnelle et ne me permettrez-vous pas de préférer nos tableaux, nos statues et nos églises aux plus beaux échantillons que nous peuvent offrir la Chine, le Japon et l'Inde ? Mais vous vous élevez au-dessus de ces comparaisons. Le but que vous poursuivez, n'est-ce pas de découvrir au delà de cet art religieux l'élan de l'homme, qu'il soit de race blanche, de race jaune, ou même de race noire moins favorisée, vers le mystère divin ?

Elan qui s'est exprimé mieux encore dans la diversité des doctrines philosophiques et des religions. Seul l'hellénisme a basé sa foi sur la joie et sur la beauté, sur Vénus et sur Apollon, mais bientôt il a disparu pour n'avoir pas donné à la douleur sa place qui est la première. Le rêve n'a

pas duré et le monde a reconnu que la souffrance est la loi même de la vie, que l'angoisse métaphysique est la dignité de l'être pensant. L'Inde les a définies dans ce bouddhisme qu'elle garda pour elle pendant six cents ans et communiqua à la Chine par le Pamir qui était la route de la soie. Le Bouddha Çakya-Mouni est devenu ainsi, dès le ve siècle avant notre ère, une divinité chinoise avec la croyance à la métempsychose, ces travaux forcés de la vie perpétuelle à travers les incarnations successives de l'âme, à moins d'anémier et éteindre le *moi* dans l'immolation de l'individu jusqu'à l'universelle charité envers toutes les créatures, hommes et animaux.

Charité universelle pour l'universelle souffrance, est-ce la solution désespérée offerte à l'homme sur la terre où tout finit après avoir à peine commencé ? Sur le visage bien-aimé le regard s'embue, puis à jamais il s'éteint. L'intelligence qui s'est heurtée à la compréhension totale du monde est envahie par les ténèbres définitives. Les peuples sont impitoyablement fauchés par les guerres, les épidémies, les famines. Les civilisations même sont destinées à s'engouffrer dans la nuit. Cette marche de l'humanité n'aboutirait-elle donc qu'à l'abîme ? Pascal avait déjà posé l'angoissant problème. Et voici que vous découvrez la suprême solution sur cette croix où fut cloué l'Homme-Dieu, le Christ incarné pour la rédemption des hommes : *O crux ave, spes unica.*

Le Christ, l'unique espérance et salut de l'humanité.

Comment l'humanité se passerait-elle d'espérance? Pour que ce monde où les nations ne parviennent pas à se comprendre ni à conclure un traité de paix durable, mais continuent à vouloir s'arracher les unes aux autres les produits matériels de la victoire et s'assurer les postes les plus avantageux en perspective des guerres à venir, où les hommes se plongent, trop nombreux, dans la fraude, la corruption, l'envie, la haine et l'injustice, pour que ce monde ainsi désemparé troque brusquement ses mauvais penchants contre la fraternité, la concorde et l'amour du prochain, n'a-t-il pas suffi, pendant quelques jours, d'un avion américain heurtant dans la brume une barre de rochers et contraint à l'atterrissage à 3 000 mètres d'altitude sur la neige et la glace ? Aussitôt les nations oublient leurs querelles et les hommes leurs disputes. Sur tous les continents, des milliers d'auditeurs réclament à la radio le sauvetage des victimes, tandis que les caravanes de trois pays fouillent au péril de leur vie les montagnes, et n'est-ce pas un miracle de l'espérance cette réconciliation momentanée des peuples dans l'angoisse venue de la lutte humaine contre les éléments ? De cet amas de neige qui faillit devenir le tombeau de douze voyageurs américains, personne n'aura donc vu se détacher la colombe tenant dans son bec le rameau d'olivier ou, seul naufragé, l'oiseau rare se sera-t-il perdu dans la blancheur des cimes?

O crux ave, spes unica, nous proposez-vous comme la seule consolation contre la multitude des maux qui s'acharnent sur l'humanité dans sa marche à travers les siècles ?

J'ai voulu que cette invocation sur quoi s'achève votre beau livre *Bilan de l'histoire,* dédié à votre fille chérie, confidente de vos travaux, que vous avez perdue au lendemain de votre gloire académique dont elle reçut une suprême joie, retentisse sous cette Coupole, peuplée de grandes ombres invisibles. Le dialogue entre Pasteur et Renan continue de s'y échanger : Pasteur démontrant l'insuffisance du positivisme quand il ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini, et s'inclinant, après avoir arraché tant de secrets à la nature, devant le mystère ; Renan lui opposant une humanité prenant une connaissance de plus en plus profonde d'elle-même et parvenant à fabriquer le divin, à organiser Dieu.

Pour la sixième fois, Monsieur, j'ai l'honneur, en cinq ou six lustres d'Académie, de recevoir un nouveau confrère. L'âge est venu et je ne sais s'il me sera donné de prendre encore la parole au nom de notre Compagnie. Aussi vous suis-je reconnaissant de m'avoir rappelé, avec *L'épopée des Croisades,* le plus émouvant voyage de ma vie qui fut longtemps nomade. Comme les croisés, j'ai connu la joie d'apercevoir les remparts de Jérusalem dans la lumière dorée du soir. J'ai visité le Saint-Sépulcre qu'ils avaient délivré. Sous le petit dôme qui le couronne, il est à l'abri d'un baldaquin orné de verroteries et de lampes et se compose d'un double réduit. Un dalle recouvre le tombeau. Comme j'y retournais pour mes adieux le jour de mon départ, je vis dans la première chapelle une vieille femme en extase dont les yeux brillaient d'une ardente foi. Ce n'est pas assez dire qu'ils brillaient : ils illuminaient le visage décharné, ils le dévoraient de leur splendeur contagieuse. Pourtant elle paraissait si pauvre et chétive, si dénuée qu'elle incarnait toute la détresse humaine, celle des malheureux et celle même des peuples. Je pouvais imaginer en elle le symbole de cette misère plus morale encore que physique qui pèse sur un monde où manquent les forces spirituelles, où manque la prière. Mais elle était comme soulevée dans cette espérance que vous invoquiez comme le seul remède à l'anéantissement définitif, celui de la terre et celui de la personne humaine. Car elle entendait la réponse qui sortait du tombeau où le Christ fut enseveli et qui annonçait la défaite de la mort : *Ego sum Resurrectio et Vita.* Je suis la Résurrection et la Vie...

Principaux ouvrages de M. R. Grousset

1924. — *Le réveil de l'Asie, L'impérialisme britannique et la révolte des peuples,* Plon, Paris.
— *Histoire de la philosophie orientale,* Nouvelle Librairie nationale, Paris.
1929. — *Les civilisations de l'Orient,* 4 tomes, Editions Crès, Paris.
— *Etudes sur l'historique des sarcophages chrétiens* (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome).
1929. — *Histoire de l'Extrême-Orient,* 2 vol., Geuthner, Paris (prix Stanislas Julien, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).
1929. — *Sur les traces du Bouddha,* Plon, Paris.
1931. — *Les philosophies indiennes,* 2 vol., Desclée, Paris.
1934- — *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem,* 3 tomes, Plon, Paris (grand prix Gobert de l'Académie française).
1936. — *L'art de l'Extrême-Orient, paysages, fleurs, animaux,* Plon, collection « Iris », Paris.
1937. — *De Venise à Pékin au* XIVe *siècle : Odoric de Pordenone,* en collaboration avec Mlle Henriette Demoulin, Téqui, Paris.

1939. — *L'épopée des Croisades*, Plon, Paris.
— *Les sculptures des Indes et de la Chine*, album Calavas, Paris.
— *L'Empire des steppes : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, Payot, Paris.
1941. — *L'Empire mongol* (tome VIII de *l'Histoire du monde*, d'E. CAVAIGNAC), de Boccard, Paris.
1941. — *L'Asie orientale, des origines au XVe siècle* (t. X de *l'Histoire générale* des Presses universitaires, collection « Glotz », en collaboration avec J. AUBOYER et JEAN BUHOT).
1941. — *Histoire de l'Asie*, Presses universitaires de France, collection « Que sais-je ? ».
1942. — *Histoire de la Chine*, Fayard, Paris.
1944. — *Le conquérant du monde* (*vie de Gengis-Khan*), Albin Michel, Paris.
1944. — *Les Croisades*, Presses universitaires de France, collection « Que sais-je ? ».
1945. — *Histoire de l'Orient latin*, dans le tome IX de la collection « Glotz », en collaboration avec DIEHL, etc., Presses universitaires, Paris.
1946. — *Bilan de l'histoire*, Plon, Paris.

— *Catholiques et anglicans. Vingt ans après les conversations de Malines*, par ROBERT KOTHEN. — Numéro spécial (fascicule 7) de la revue *Catholicité*, 30 francs. Editions Catholicité, 11, rue des Frères-Vaillant, Lille.

Dans cette brochure, l'abbé Kothen donne un aperçu historique sur les fameuses conversations de Malines, relate l'opposition de l'archevêque de Westminster, le cardinal Bourne, à ces sortes de rencontres entre catholiques et anglicans hors d'Angleterre, explique l'attitude et le rôle du cardinal Mercier. Un certain nombre d'initiatives et d'organisations contemporaines (par exemple, la création du Mouvement appelé « Le glaive de l'Esprit », la fondation plus récente de l'organisation internationale *Unitas*, etc.) montrent que l'esprit des conversations de Malines n'a pas disparu. M. l'abbé Kothen nous remet sous les yeux une série de documents du plus haut intérêt pour l'histoire religieuse de notre temps.

— *L'homme sera-t-il pulvérisé ? Notes spirituelles*, par ROBERT KOTHEN. — Vol. 17 × 13 cm., 216 pages. Em. Warny, 2, rue Vesale, Louvain, 1946.

Dans ces pages d'ascétisme solide et pratique, il ne s'agit pas de l'esprit communautaire des membres de l'Eglise, mais de l'unité profonde que chaque fidèle doit réaliser dans sa propre vie. L'appauvrissement, l'échec de la vie viennent de la dislocation et de la dispersion des pensées, des vouloirs, des activités. L'homme est en train de se pulvériser, tant ses tendances et ses efforts sont sollicités en sens opposé dans le monde actuel. La réussite de la destinée exige l'unité de vie d'un chacun. C'est le péché qui brise cette unité. Cette dernière ne peut être refaite en chaque être humain que par le Christ, sa doctrine, ses sacrements. C'est en fonction de l'unité de la vie personnelle que l'auteur étudie, en faisant des applications concrètes, l'Eglise et sa doctrine, la liturgie, le Baptême, la Pénitence, surtout l'Eucharistie, l'esprit de foi, l'oraison, le renoncement.

— *Apocalypse de saint Jean. Traduction et notes du* R. P. FÉRET, O. P. — Vol. 11,5 × 15,5 cm., cartonné, illustrations modernes par H. Sjoberg. Editions du Seuil, 27, rue Jacob, Paris, VIe.

Présentation typographique, traduction et brefs commentaires de très grande valeur.

— *Comment lire Charles Morgan*, par M.-F. GUYARD, avec un portrait et une lettre de Charles Morgan. — Vol. 11,5 × 17,5 cm. Collection « Comment lire », 88 pages, 48 francs. Editions « Aux étudiants de France », 12, rue Duguay-Trouin, Paris, VIe.

Ce livre fait connaître qui est Charles Morgan, ce romancier anglais que plusieurs ouvrages comme *Fontaine*, *Sparkenbroke* et les deux Essais : *La France est une idée nécessaire à la civilisation* et *Pardonnez-nous nos victoires* ont rendu célèbre en France. Il s'ouvre par une lettre où Morgan écrit à son critique que ses romans « ne visent pas à construire un système philosophique achevé ni à persuader quiconque d'accepter ou de rejeter quelque croyance ». Ce sont des récits d'amour, de pensée, de spiritualité, mais surtout l'histoire d'hommes et de femmes faillibles qui luttent, désirent et espèrent comme chacun de nous. M. Guyard examine la situation, la valeur d'art et de témoignage de l'œuvre de M. Morgan. Ce dernier a regardé avec des yeux neufs les questions éternelles de notre destinée, il a apporté un témoignage sincère aux interrogatoires de l'homme, mais « il s'est refusé jusqu'à présent à nommer le terme divin où elle aboutit ».

— *Sillage...* par PIERRE et CHARLES DELILE. — Vol. 16 × 11 cm., 196 pages, 66 francs. Casterman, 66, rue Bonaparte, Paris, VIe.

Un recueil de méditations scoutes, au style simple et alerte, aux conclusions pratiques, pour mettre les âmes des jeunes dans le sillage du Christ qui leur est présenté dans les scènes principales de sa vie (Bethléem, Nazareth, vie publique, Passion). Livre à conseiller et à répandre parmi les jeunes pour qu'ils sachent vivre et rayonner leur idéal chrétien.

— *La vie spirituelle du prêtre séculier*, par l'abbé GRIMAUD. — Vol. 18,5 × 12 cm., 200 pages, prix 132 francs. P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, VIe:

La vie intérieure du prêtre doit être comme liée à l'exercice du ministère sacerdotal, s'y incorporer et s'y adapter. Par le Bréviaire, le Missel, la liturgie, la Providence fournit au prêtre des secours de première valeur ; sa vocation sacerdotale, ses fonctions sacrées le poussent vers une identification plus complète avec le Christ dans l'immolation, l'apostolat, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Les vertus qui lui sont les plus nécessaires comme prêtre sont l'humilité, l'obéissance, la chasteté, la charité. Voilà les grands thèmes de ce livre dédié aux prêtres pour les aider à être de saints prêtres.

— Dans la collection « Nos saints patrons », publiée par la Librairie de l'Arc, 149, rue de Rennes, Paris, VIe, ont paru (16 francs chacun, format 15,5 × 12 cm., 32 pages, couverture illustrée), les vies de *Saint Augustin*, par OMBLINE P. DE LA VILLÉON ; *Saint François de Sales*, par HENRI BORDEAUX ; *Saint François d'Assise*, par FRÉDÉRIC OZANAM ; *Sainte Marguerite de Cortone*, par MARGUERITE SAVIGNY-VESCO ; *Saint Vincent de Paul*, par JOSEPH MALÈGUE ; *Sainte Jeanne d'Arc*, par HENRY BORDEAUX.

A la même librairie, dans la collection « Hérauts du Christ : Apôtres, Saints, Martyrs » (13 × 18 cm., 64 pages, couverture illustrée, prix 36 francs), M. Henry Bordeaux nous donne, sous le titre *Les dix martyrs de Tien-Tsin*, l'émouvante histoire des dix Filles de la Charité martyrisées le 21 juin 1870, et M. Marguerite Savigny-Vesco une très vivante biographie de *sainte Marguerite-Marie*, messagère du Sacré Cœur.

— *L'un d'eux, Maurice Retour*, par L. BARON. — Vol. 11,5 × 18,5 cm., 250 pages, 150 francs. P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, VIe.

Réédition de la biographie d'un jeune industriel normand, modèle de vie chrétienne, tant à son foyer que dans son usine ; mort le 27 septembre 1915, en entraînant sa compagnie (il était capitaine) à l'assaut de la crête de Tahure. De nombreuses citations des lettres de Maurice Retour nous font mieux saisir sa haute noblesse d'âme et sa vie spirituelle profonde. Sa vie restera comme une leçon et un exemple pour ceux qui, dans le monde, veulent être des catholiques jusqu'aux moelles.

— *Abrégé de théologie dogmatique et morale* avec les notions les plus importantes de droit canon, de liturgie, de pastorale, de théologie mystique et de philosophie chrétienne, par le R. P. J. BERTHIER, M. S. — Sixième édition française revue et corrigée (1945). Vol. 16 × 24 cm., 824 pages sur 2 colonnes, 320 francs. Em. Vitte, 3, place Bellecour, Lyon, IIe ; 10, rue Jean-Bart, Paris, VIe.

Le succès de cet ouvrage en dit assez la richesse et les services : c'est le catéchisme du pasteur des âmes et le vade-mecum du prêtre.

DOSSIERS DE LA « D. C. »

Un existentialisme catholique : **Gabriel Marcel**

Note historique.

Gabriel Marcel est né le 7 décembre 1889. Il fit ses études à Paris, d'abord au lycée, puis à la Sorbonne, jusqu'à l'agrégation en philosophie en 1910. Mais l'enseignement idéaliste de Brunschwicg ne le satisfit pas. Car, bien qu'élevé en dehors de toute religion, c'est la question de la foi qui attirait toutes ses réflexions. « Dans sa thèse de doctorat, il se proposait d'élucider à quelles conditions la pensée religieuse peut être pensée, c'est-à-dire intelligible » ; mais ce qu'il trouva de ce côté ne lui parut pas décisif et il n'a jamais achevé sa thèse. Durant la guerre de 1914-1918, qu'il passe à l'armée, il continue ses recherches ; mais abandonnant la voie logique, « il médite toujours davantage les données que le rationalisme escamote ou dont il détourne : sensation, union de l'âme et du corps, faits de psychologie supranormale : télépathie, spiritisme, etc. » (1). C'est par ce chemin de l'expérience qu'il retrouve le contact avec la véritable existence morale et avec Dieu, comme il nous l'explique dans son ouvrage : *Journal métaphysique*, 1927 ; ayant entendu l'appel de la grâce, il demande et reçoit le Baptême en 1929. Son esprit, invinciblement orienté vers le concret, n'arrive pas à donner une vue d'ensemble méthodique de sa doctrine ; pour en exprimer le caractère vécu, il emprunte volontiers le genre du théâtre : il a écrit et fait représenter une quinzaine de pièces. Ses autres ouvrages, s'ils n'ont pas l'allure libre du *Journal*, sont formés de conférences occasionnelles ou d'études fragmentaires, apparemment sans lien : mais le souffle ardent de vie intérieure qui les traverse et la richesse des analyses concrètes en font la puissante unité et la solide originalité. Ses pièces de théâtre sont : *Le seuil invisible*, édité avec *La grâce* et *Le palais de sable* ; *Le cœur des autres* ; *Le quatuor en fa dièse* ; *Un homme de Dieu* ; *L'iconoclaste* ; *Trois pièces* (*Le regard neuf*, *La mort de demain*, *La chapelle ardente*) ; *Le monde cassé*, suivi de *Positions et approches concrètes du mystère ontologique* (1933) ; *Le chemin de crête* ; *Le dard* ; *Le fanal* ; *La soif*. Ses autres ouvrages, outre le *Journal* et de nombreux articles de revues, sont : *Etre et avoir* (1935) ; *Du refus à l'invocation* ; *La métaphysique de Royce*, enfin, *Homo viator*, prolégomène à une métaphysique de l'espérance (1944).

La doctrine de Gabriel Marcel.

Avec un cachet bien personnel, nous retrouvons en Gabriel Marcel la méthode et la doctrine qui caractérisent un authentique existentialisme (2); mais l'expérience fondamentale dont tout dépend, est diamétralement opposée à celle de Sartre.

(1) R. TROISFONTAINES, *Existentialisme et Pensée chrétienne*, 1946, p. 31.
(2) Sur l'existentialisme en général, voir *D. C.*, t. XLIII, col. 1280-1285.

a) Méthode.

C'est l'évolution historique de Gabriel Marcel qui donne la clé de la méthode dont il use. Parti d'une formation strictement idéaliste, il constate bientôt l'impuissance de toute réflexion *a priori* pour rejoindre le réel existant, seul objet, à son avis, digne d'occuper notre pensée. Il chercha donc une méthode qui dépassât l'examen purement conceptuel et rationaliste ; et comme les grands systèmes, *a priori*, spécialement celui de Hegel, posait l'univers comme un « objet » à explorer, il se retourna du côté du *sujet*, vers l'intuition du moi pensant. Il aurait pu rejoindre Bergson ; il se fraya une voie plus personnelle.

Il ne s'arrêta pas à l'intuition sensible, domaine de choix des sciences modernes. Il posa, au contraire, une distinction fondamentale entre ce qu'il appela le « *problème* » et le « *mystère* ». Le problème est l'expression d'un sujet d'étude en termes intellectuels, abstraits ; il présente les données sous forme analytique et fait ressortir les aspects opposés des choses ; mais il reste nécessairement à la surface. Il se déploie dans les multiples inventions de la technique moderne qui sont les multiples réponses aux « problèmes » posés par la science. Pour la vie humaine, le résultat est de la transformer en un système d'emplois, de fonctions de plus en plus mécanisées où chacun a sa place comme un rouage dans une vaste machine. Le terme « problème » évoque à la fois toutes ces conséquences et la méthode purement intellectualiste qui y conduit.

Le *mystère*, au contraire, est la réalité même qui se cache sous ces données superficielles. Il n'y en a qu'un seul au fond, le « mystère ontologique », qui est l'existence authentique dont nous parlerons bientôt ; mais il s'irradie en nous et autour de nous et il est comme la substructure de tous les problèmes que se pose notre raison. La tâche propre du philosophe est de dépasser ces problèmes pour rejoindre le mystère : il lui faut pour cela une méthode « métaproblématique ». Elle ne sera pas une recherche à travers les objets extérieurs ni une déduction *a priori*, mais un retour vers l'existence concrète de sa propre vie humaine. G. Marcel l'appelle le « *recueillement* ».

Le recueillement est donc un effort pour retrouver en soi la vie profonde de la personne humaine. Il ne s'identifie nullement avec l'introspection du psychologue qui use encore, en s'examinant, des concepts de la raison et qui pose des « problèmes » psychologiqus : le recueillement conduit plus loin, jusqu'à notre être réel, notre « existence » même. Sa méthode ici est celle de la phénoménologie : s'emparer d'une attitude humaine : une promesse faite sincèrement, une joie, un désir, etc., et l'analyser sous toutes ses faces pour en exprimer toute la réalité qu'elle contient ; la comparer aussi avec d'autres attitudes semblables ou opposées pour qu'elles s'éclairent

mutuellement, et choisir les cas les plus frappants, comme dans un drame. Aussi, G. Marcel estime-t-il qu'une des formes où s'exprime le mieux sa pensée philosophique est le théâtre ; et rien ne ressemble moins à un traité didactique que ses ouvrages. Mais il n'est pas possible en cet article d'exposer les richesses de ces analyses où il excelle ; nous tâcherons plutôt d'en montrer le lien synthétique à partir d'une idée centrale.

b) L'idée centrale.

Dans l'œuvre de notre philosophe, cette idée n'est pas un point de départ ; elle est, au contraire, le *but*, d'abord caché, qui se dévoile peu à peu comme un mystère à conquérir. Car il ne faut nullement indentifier le mystère avec l'inintelligible. S'il n'apparaît jamais dans la clarté des formules intellectuelles et s'il reste ainsi, comme il convient, dans la pénombre du recueillement, il est pourtant l'objet même que le philosophe ambitionne de pénétrer. On peut, semble-t-il, exprimer ainsi cette idée centrale à la lumière de laquelle tout s'organise et s'explique :

« *Notre personnalité humaine se manifeste dans son existence concrète à la fois comme incarnée, comme ouverte aux autres personnes, et, soit par celles-ci, soit par elle-même, comme reliée à l'Absolu, à Dieu ; mais toujours libre d'accepter ou de renier cette sujétion essentielle.* »

Cette intuition du moi pensant est nécessairement très complexe, parce qu'elle ne veut laisser échapper aucun des aspects qui s'y trouvent vraiment ; ces aspects, contradictoires semble-t-il, si on les pense en termes d'intelligence (comme problèmes), se fondent harmonieusement dans la synthèse vitale de notre existence humaine ; et celle-ci, dans toute sa richesse virtuelle qui englobe l'Absolu lui-même, est le vrai « mystère ontologique » à explorer.

Répétons que G. Marcel ne se met pas d'emblée en face de ce « mystère » ; il cherche seulement à s'en approcher par l'analyse d'une attitude très concrète : un acte d'espoir, de fidélité, de promesse, le témoignage, considéré « comme localisation de l'existentiel » (1), etc. Mais ses notations successives viennent comme d'elles-mêmes se ranger dans la synthèse que nous proposons.

1. C'est bien finalement, comme en tout existentialisme, notre personnalité humaine qui est ici envisagée, dans l'acte essentiel qui la crée : le choix libre d'une destinée. Telle est bien l'existence concrète, l'être réel par excellence, accessible au philosophe. Mais notre « moi » est loin de nous apparaître d'ordinaire dans la pureté d'un acte spirituel. « Choisir une destinée », pour beaucoup, et bien souvent pour tous, c'est d'abord « vivre », selon l'adage auquel on donne spontanément un sens très terre à terre : « *Primum vivere, deinde philosophare* » : il faut manger et boire avant de penser ! C'est pourquoi notre personnalité se manifeste d'abord comme *incarnée ;* et même lorsque nous nous porterons vers les valeurs plus hautes qui sont la vraie nourriture de nos âmes : la vérité, la justice, l'amour, nous aurons toujours besoin de les concrétiser, de les « incarner » dans un être réel, vivant, seul capable de déterminer notre élan.

(1) Cf. un article qu'il intitule ainsi dans *Nouvelle revue théologique* avril 1946, p. 182-191.

2. Autre constatation paradoxale : le recueillement ne découvre nullement une personnalité indépendante et fermée. « Le moi dans lequel je rentre, dit G. Marcel, cesse pour autant d'être à lui-même. « Vous n'êtes pas à vous-mêmes », cette grande parole de saint Paul prend ici sa signification à la fois ontologique et concrète : c'est celle qui traduit le mieux la réalité autour de laquelle nous rôdons en ce moment. » (1) Si loin que nous remontions dans notre expérience, nous nous observons toujours en contact avec nos semblables : l'enfant prend conscience de soi-même en face de sa mère et de ses proches ; l'adulte, à l'occasion de ses affaires, où il s'engage envers d'autres hommes. Nous avons tendance, il est vrai, à considérer ceux-ci comme de simples choses ou instruments pour nos désirs égoïstes ; mais c'est là une dégradation sous laquelle subsiste l'élan spontané de fidélité, d'amour, d'engagement, de dévouement, etc., qui considère l' « autre » comme un « toi », une réelle personne en face de notre « moi » personnel. A l'affirmation de l'égoïsme essentiel du « pour soi » proclamé par Sartre, répond donc l'expérience authentique d'un « moi » essentiellement ouvert à tous les autres.

3. Ici se dévoile une orientation infiniment profonde où le mystère s'affirme à plein. *Il y a de l'Absolu dans notre engagement personnel envers les autres.* La fidélité dont nous nous sentons redevables après une promesse, envers un ami, envers la patrie, etc., est le contraire d'un sentiment orgueilleux d'indépendance ; elle suppose l'humilité. Mais si nous sommes soumis, ce n'est pas à l'égard de nos « semblables » auxquels nous sommes égaux ; c'est envers « quelqu'un » qui nous domine tous, les autres et nous-mêmes : c'est envers Dieu que nous nous engageons. C'est pourquoi l'épreuve de la fidélité, c'est l'absence, et surtout, c'est la mort, comme le mettent en relief plusieurs drames de G. Marcel (2). Le sentiment profond d'une âme noble qui n'assigne aucun terme à sa fidélité, voilà l'élan de notre personnalité ouverte du côté de Dieu. Ce même appel vers l'Absolu se retrouve d'ailleurs en d'autres sentiments plus personnels, en particulier dans *l'espérance* qui, analysée à fond, même à partir de la simple attente de la venue d'un ami, ne se comprend que comme une forme de l'amour de Dieu (3).

4. Pourtant, même en face de ce « Toi » infini, qui comble tous nos désirs et affermit toutes nos démarches, notre personnalité se sent indubitablement *libre*, capable de s'engager dans cette soumission totale à la volonté de Dieu qui fait les saints, mais aussi de se refuser pour se renfermer dans un orgueil indomptable. C'est en accomplissant ce choix que nous créons notre personnalité, et elle peut à chaque instant être remise en question. Bref, il y a pour la personne deux manières de se dégrader : la première consiste à rester superficiel, à devenir « un simple spécimen parmi une infinité d'autres, parce que les opinions qu'il croit être les siennes reflètent purement et simplement les idées reçues dans son milieu et véhiculées par la presse qu'il lit quotidiennement, en

(1) Cf. M. DECORTE, *La philosophie de G. Marcel*, Paris Téqui, p. 61.
(2) Par exemple, *Le fanal ; La soif.*
(3) Cf. *Homo viator*, « Esquisse d'une phénoménologie et d'une métaphysique de l'espérance », p. 39, sq.

sorte qu'il n'est que de l'anonyme du « on » à l'état parcellaire »; tandis que le « propre de la personne consiste au contraire à affronter directement une situation donnée et, ajouterai-je, à s'engager effectivement » (1). Et la deuxième, celle même de Lucifer, c'est prendre parti pour soi-même contre Dieu, vouloir se suffire pleinement, et se refermer sur soi, quand on se voit clairement, si on est sincère, grand ouvert vers l'« Autre ».

c) Applications.

De multiples et riches aperçus peuvent jaillir de cette vue centrale. Pris à part, ils paraissent étrangers les uns aux autres. Vus à la lumière de ce but unique vers lequel tous convergent, ils s'organisent, se soutiennent et s'éclairent mutuellement.

L'incarnation de la personne amène G. Marcel à approfondir le rôle de notre corps comme intermédiaire entre notre moi et les autres ; il nous aide à comprendre le passage de l'« *avoir* » à l'« *être* » (2). Nous ne sommes, en effet, que nous-mêmes ; nous « avons » tout le reste ; mais de notre corps, nous disons indifféremment : J'ai un corps, et : Je suis mon corps.

D'autre part, notre attitude ouverte envers le prochain nous invite à considérer l'aspect social de notre vie et à restaurer les valeurs de justice et de charité. Et, à côté de cet aspect moral, se présente une orientation plus spéculative ; car : « Je m'affirme comme personne dans la mesure où je crois réellement à l'existence des autres et où cette croyance tend à informer ma conduite. Qu'est-ce ici que croire ? C'est réaliser ou encore affirmer cette existence en elle-même, et non pas seulement dans ses incidences par rapport à moi. Personne, engagement, communauté, réalité : il y a là une sorte de chaîne de notions qui ne se laissent pas, à proprement parler, déduire les unes des autres — rien d'ailleurs de plus fallacieux que la croyance à la valeur de la déduction, — mais qui se laissent saisir dans leur unité par un acte de l'esprit qu'il conviendrait de désigner, non par le terme galvaudé d'intuition, mais par celui trop peu usité de *synidèse*, l'acte par lequel un ensemble est maintenu sous le regard de l'esprit. » (3)

Enfin, en débouchant sur l'Absolu, la réflexion fidèle à la méthode du *recueillement*, peut, semble-t-il, aborder l'ontologie et la théodicée sans quitter le terrain solide de l'existence concrète. Mais elle aborde aussi l'immense question religieuse, y compris le surnaturel et l'apologétique, car dans le concret nous nous trouvons en face du fait historique de la Révélation et du Christ toujours vivant dans l'Eglise. Au moment de « créer » notre personnalité par le choix d'une destinée, nous ne pouvons faire abstraction de ce fait qui est la forme réelle sous laquelle Dieu, l'« Autre absolu », se présente à nous. Il s'adapte d'ailleurs trop merveilleusement, par le dogme de l'Incarnation, à tous les aspects de notre personnalité, pour que nous hésitions à dire « oui » à la grâce.

(1) G. MARCEL, *Homo viator*, p. 25.
(2) *Etre et avoir :* titre d'un ouvrage de G. MARCEL.
(3) *Homo viator*, p. 27. On voit ici la répugnance de l'auteur contre toute forme d'intellectualisme ou de bergsonisme, et sa volonté de suivre sa voie propre.

d) Critique.

La pensée de G. Marcel démontre incontestablement qu'il n'est pas nécessaire d'être athée pour être existentialiste. Au contraire. « La personne, dit-il, ne se réalise que dans l'acte par lequel elle tend à s'incarner (dans une œuvre, dans une action, dans l'ensemble d'une vie), mais, en même temps, il est de son essence de ne jamais se fixer ou se cristalliser définitivement dans cette incarnation particulière. Pourquoi ? Parce qu'elle participe à la plénitude inépuisable de l'être d'où elle émane. Là est la raison profonde pour laquelle il est impossible de penser la personne ou l'ordre personnel sans penser en même temps ce qui est au delà d'elle et de lui, une réalité supra-personnelle qui préside à toutes ses initiatives, qui est à la fois son principe et sa fin. » (1) Cette expérience vaut bien celle de Sartre qui se voit « jeté là », dans l'absurdité d'une pure contingence, sans principe ni fin. Mais qui décidera entre ces deux expériences fondamentales ? Ce ne peut être la méthode existentialiste, puisqu'elle ne va pas au delà. Il faut remonter à une doctrine présupposée qui nous éclaire sur la vraie nature humaine et ses rapports avec Dieu. Ferons-nous appel à la foi ? Ce critère, très efficace certes, ne vaudrait que pour les croyants. Mais déjà, dans l'ordre de la pure raison, la philosophie thomiste est capable de résoudre le « problème » en satisfaisant à toutes les exigences légitimes de G. Marcel. Si celui-ci refuse de remonter au delà du fait concret de notre existence personnelle, c'est par un reste de préjugé rationaliste et idéaliste : le monde des « essences » lui paraît *irréel*. Mais les nuances de l'analogie thomiste et du conceptualisme modéré nous permettent d'exprimer en concepts intelligibles toutes les découvertes du « recueillement », sans les déformer aucunement.

L'intuition de la personne humaine, comprise à la façon de G. Marcel, est un excellent point de départ à partir duquel nous pouvons rétablir toutes les thèses essentielles de la métaphysique. Pour fonder notre aspiration vers l'Absolu, nous devrons affirmer la spiritualité de notre âme, dont la fonction essentielle d'être forme substantielle du corps explique, d'autre part, le caractère d'incarnation de la personne. L'existence de Dieu se démontre efficacement à partir de notre double tendance vers l'Absolu, enracinée dans notre nature spirituelle : besoin de la vérité totale et du bien sans défaut ; et la comparaison entre notre nature créée et la sagesse de notre Créateur nous révèle l'existence en notre conscience d'une loi naturelle qui nous prescrit, en premier lieu, comme notre but essentiel, d'aimer Dieu pardessus tout et de proclamer sa gloire.

Toutes ces puissantes constructions de la philosophie thomiste apparaissent bien en continuité avec les fondements creusés par l'existentialisme de G. Marcel. Et si celui-ci ne les rejoint pas explicitement, si même, pourrait-on dire, il n'est pas encore une philosophie proprement dite, parce qu'il se refuse à s'exprimer en termes d'intelligence pour s'en tenir à des notations concrètes et aux descriptions phénoménologiques, il en est une magnifique introduction. Il met à nu avec une

(1) *Homo viator*, p. 32-33.

profondeur incomparable les ressorts cachés de nos actions d'homme et de personne libre et les tares de notre civilisation matérialiste ; il est un éveilleur d'âmes finement adapté aux préoccupations de notre temps ; et il est, dans ce domaine plus concret, l'allié naturel du thomisme. Son premier et inappréciable service est de réfuter sur leur propre terrain les aberrations de l'existentialisme athée.

F.-J. THONNARD, A. A.

Les associations de syndicalistes catholiques en Angleterre (1)

Le jeudi 21 novembre 1946, S. Em. le cardinal Griffin présidait la séance d'ouverture de la *Westminster Association of Catholic Trade Unionists* (Association des syndicalistes catholiques de Westminster) ; des délégués de toutes les paroisses de l'archidiocèse assistaient à la séance. Il existe déjà, comme le fit remarquer Son Eminence dans son allocution, plusieurs de ces associations diocésaines dans notre pays : dans le diocèse de Hexham et Newcastle, à Birmingham — elle fut inaugurée par l'archevêque défunt, — à Liverpool et, enfin, dans le diocèse de Salford. Son Eminence poursuivit :

Raison d'être et nature de ces associations.

« Dans notre pays, nous n'avons pas de syndicats catholiques et nous n'avons pas l'intention d'en lancer. Les syndicats, dans notre pays, sont neutres ou laïques (*secular*) ; ils ne sont pas établis sur une base religieuse. Pourquoi donc avons-nous besoin d'associations de syndicalistes catholiques ? Je ne puis mieux faire que de vous citer les instructions données par Pie XI aux catholiques qui sont membres de syndicats comme les vôtres. Parlant des syndicats neutres, le Saint-Père disait qu'il appartient aux évêques d'approuver l'adhésion d'ouvriers catholiques à ces syndicats ; et il ajoutait : « A côté de ces syndicats existeront toujours d'autres associations qui s'emploient à donner à leurs membres une sérieuse formation religieuse et morale, afin qu'à leur tour ils infusent aux organisations syndicales auxquelles ils appartiennent le bon esprit qui doit animer toute leur activité. » (2)

Une association de ce genre n'est pas un syndicat ni, de fait, un groupe de syndicats, mais uniquement une organisation de catholiques qui désirent se mettre au courant des enseignements catholiques en matière sociale, pour être à même d'apporter leur concours dans les décisions à prendre par les membres de leurs syndicats. Il ne faut pas que l'on croie que l'Association se livre à une immixtion extérieure dans les affaires intérieures des syndicats. En réalité, ce sera en grande partie une organisation intérieure au syndicat. Au cas, par exemple, où les syndicats cesseraient d'exister dans notre pays, cette Association viendrait, elle aussi, à disparaître.

Buts.

Quels seront les buts de cette Association de syndicalistes catholiques qu'on propose de fonder ?

Premièrement et avant tout, d'aider et d'encourager les travailleurs catholiques à adhérer au syndicat de leur profession. Il est entendu évidemment que l'appartenance à un syndicat n'entraîne pas obligatoirement l'affiliation à tel ou tel parti politique. Dans notre pays, l'Eglise a toujours affirmé que ses membres sont libres d'adhérer à tout parti politique qui ne soit pas contraire à la loi naturelle ou à l'enseignement de l'Eglise.

Deuxièmement, d'aider et d'encourager les syndicalistes catholiques de prendre une part active et personnelle au syndicalisme en général et au syndicat auquel ils sont affiliés en particulier. Cela revient à dire que ceux qui sont membres d'un syndicat doivent régulièrement assister aux réunions et, quand on vote, veiller à ce que le vote ne soit pas contraire aux intérêts des membres du syndicat, aux droits de l'individu ou à l'enseignement de l'Eglise. De même qu'un actionnaire a une responsabilité — que souvent il néglige — dans la marche de l'entreprise, de même et davantage chacun de vous, en tant que membre d'un syndicat, est responsable des décisions prises par vos dirigeants.

Troisièmement, de sauvegarder les intérêts catholiques des syndicalistes catholiques au sein du mouvement syndical.

Et, enfin, d'amener et d'aider les syndicalistes à se rendre aptes à promouvoir les principes catholiques. On ne pourra le faire, je pense, qu'en observant et en étudiant. Je recommande la lecture des publications du *Catholic Social Guild* et du *Catholic Worker*. Si vous voulez connaître la doctrine sociale de l'Eglise, vous la trouverez dans les Encycliques sociales.

Voilà les raisons pour la formation d'une association de ce genre. Quels en seront les résultats ?

Résultats escomptés.

Elle vous fortifiera dans la pratique de votre religion et dans la reconnaissance de vos devoirs envers Dieu et envers votre prochain. Par-dessus tout, elle s'efforcera de vous montrer la valeur chrétienne du travail et la dignité du travailleur. Elle devra aussi répandre la charité du Christ parmi vos camarades. Alors, par les connaissances que vous acquerrez et par l'activité que vous déploierez dans votre syndicat, vous pourrez mettre les forces que Dieu vous a données au service de la lutte pour le bien de vos camarades. I

(1) D'après *The Tablet* du 30. 11. 1946, p. 298. Traduction et sous-titres de *la D. C.*

(2) Texte emprunté à l'Encyclique *Quadragesimo Anno*. Voir *Actes de S. S. Pie XI* (éd. Bonne Presse), t. VII (1931), p. 107. (*N. D. L. R.*)

y a encore tant de problèmes sociaux à résoudre ! Il y a la question capitale du logement, de la vie familiale à stabiliser, de la sécurité, de la liberté et du bonheur à conquérir pour les ouvriers de notre pays. Ce sera là votre politique intérieure, mais en union avec les syndicats d'autres pays vous pouvez aussi aider à obtenir la sécurité, la liberté et le bonheur pour les ouvriers du monde entier. »

— *Jeunesse, Mariage, Education, Plans de cercles d'études*, par un groupe d'éducateurs. — Vol. 14 × 23 cm., 128 pages, 120 francs. Editions familiales de France, 86, rue de Gergovie, Paris, XIVe.

Une soixantaine de plans d'études répartis en deux groupes, les uns relatifs à la préparation des jeunes à leur foyer futur, les autres se rapportant à la vie conjugale et à l'éducation des enfants. Chaque plan est suivi d'une bibliographie ramenée volontairement à quelques titres essentiels. On voit le profit que les prêtres, les aumôniers d'Action catholique, les directeurs d'œuvres, les pères de famille peuvent retirer pour leur action apostolique de ces plans ordonnés, substantiels, répondant à un désir souvent exprimé.

— *« Regina cleri » ou la miséricordieuse tendresse de Marie pour ses prêtres.* — Brochure 9,5 × 15,5 cm., 36 pages. Imprimerie de l'école professionnelle des Frères, à Alexandrie (Egypte), 1945.

— *Notes et élévations spirituelles. Les étapes du bonheur*, par V.-L. Chaigneau, missionnaire diocésain. — Vol. 14 × 19 cm., 136 pages, 60 francs. Editions Franciscaines, 9, rue Marie-Rose, Paris, XIVe.

Ces notes et élévations spirituelles sur l'oraison, l'humilité, la souffrance, la volonté divine, la paix intérieure, la joie spirituelle s'adressent à ceux que la vie instruit de l'insuffisance des sciences et des techniques et qui voudraient vivre dans la lumière des réalités surnaturelles.

— *Histoire Sainte en images.* Texte de M. l'abbé Devimeux. Illustr. de Dominique. — Vol. 24 × 32 cm., couverture cartonnée en six couleurs, 80 pages, 16 hors-texte pleines pages, 24 illustrations têtes de chapitres, prix franco 410 francs. Editions de l'Arc, 149, rue de Rennes, Paris, VIe.

Cette Histoire Sainte illustrée est un véritable chef-d'œuvre d'édition (texte et illustration). Les récits concernent la création, la chute originelle, le déluge, les patriarches, la promulgation de la Loi au Sinaï, les juges, les rois d'Israël, la vie du Christ, la fondation et le triomphe de l'Eglise. Pour l'enseignement aux enfants des premières notions de l'Histoire Sainte, pour un souvenir à l'occasion d'une fête religieuse, pour une récompense scolaire, ce livre sera particulièrement apprécié.

— *Le mystère de Dieu*, par Ch.-V. Héris, O. P. — Vol. 12 × 19 cm., 315 pages, prix 150 francs. Editions Siloé, Paris, 1946.

Recueil de conférences sur l'amour de Dieu envers l'humanité (la Trinité, l'amour créateur, le Saint Esprit, le Christ révélation de Dieu, Rédempteur et Sauveur ; la Vierge Marie, chef-d'œuvre d'amour). Ces conférences ont d'abord été données, à Paris, aux membres de l' « Alliance sacerdotale des amis du Sacré Cœur ». Elles seront comme un complément de l'ouvrage *Le mystère du Christ*, du même théologien dominicain.

— *The Second Inter-American Catholic Seminar on Social Studies*, La Habana, Cuba. — Brochure 13 × 19 cm., 54 pages, en anglais et en espagnol, publiée par l'Action catholique des Etats-Unis (National Catholic Welfare Conference 1312 Massachusetts Avenue, N. W., Washington, D. C.), sur les Conversations sociales catholiques interaméricaines tenues à La Havane (Cuba), du 2 au 9 janvier 1946. Il y avait des délégués de 22 régions du Nouveau Monde. On y examina comment l'Action sociale catholique pouvait résoudre les problèmes actuels.

ÉVÉNEMENTS ET INFORMATIONS

AVRIL 1947

MERCREDI 30. — Mort de S. Exc. Mgr Birraux, Supérieur général des Pères Blancs. Né le 27 novembre 1883, à Bernex (Haute-Savoie), il entra dans la Société des Missionnaires d'Afrique, le 1er octobre 1905, fut prêtre à Carthage le 29 juin 1908, conquit à Rome son diplôme de docteur en droit canonique. Il partit en 1911 pour le Tanganyika, fut nommé évêque titulaire d'Ombi (1920) et élu Supérieur général de la Société des Pères Blancs, le 22 avril 1936.

MAI 1947

JEUDI 1er. — S. Exc. Mgr Douillard, curé de Notre-Dame de Cholet, nommé évêque de Soissons (voir *la D. C.*, t. XLIV, col. 448), est consacré en son église, à Cholet, par Mgr Costes, évêque d'Angers. S. Exc. Mgr Gaillard, archevêque de Tours, préside la cérémonie.

— De retour d'A. O. F., M. Vincent Auriol arrive à l'aérodrome d'Orly et préside, le soir, à l'Elysée, un Conseil des ministres au cours duquel le désaccord entre les ministres est officiellement constaté, au sujet de la continuation de la politique des salaires et des prix.

Etranger. — A *Bruxelles*, mort du chanoine A. Brohée, président de l'Office catholique international du cinéma. Il était né le 7 avril 1880 avait été ordonné prêtre en 1907.

— En *Sicile*, deux groupes de paysans et de travailleurs se rendant à Piano dei Greci, pour le 1er mai, sont victimes d'une agression. On compte 7 morts et 33 blessés. Ce massacre provoque en Italie de vives réactions.

— A *Cuba*, le Cabinet présidé par Prio Soccaras démissionne. Le président de la République, M. Gran San Martin, nomme un nouveau ministère dirigé par M. Lopez del Castillo.

— Aux *Etats-Unis*, la grève des téléphones est terminée dans l'Illinois.

VENDREDI 2. — Devant la situation créée par l'attitude des communistes au Conseil des ministres réunis hier à l'Elysée, M. Ramadier demande à l'Assemblée nationale de lui confirmer son mandat. Le vote de la question de confiance est prévu pour dimanche. La grève aux usines Renault est une cause essentielle de la position que viennent de prendre les communistes. (Voir *la D. C.*, t. XLIV, col. 704.)

— Obsèques de Mgr Birraux à Maison-Carrée.

Etranger. — A *Rome*, le 24e Chapitre général des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée élit son 8e Supérieur général, le T. R. P. Léo Deschatelets. Né à Montréal, le 8 mars 1889, élève des Frères des Ecoles chrétiennes, des Sulpiciens, il fit ses premiers vœux chez les Oblats le 13 mai 1919. Professeur, après son ordination, au scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa, provincial de la province de l'est du Canada (1944), il est licencié en philosophie et en droit canon et docteur en théologie.

— Réuni à *Rome*, le Chapitre général des Camilliens élit le Préfet général de l'Ordre, le R. P. Charles Mansfeld, provincial d'Amérique du Nord.

— L'*Osservatore Romano* annonce la nomination (par décret de la Sacrée Congrégation *de Propaganda Fide*, en date du 13 mars 1947) de Mgr Tommaso Asàgora Wakida, du clergé séculier du diocèse de Nagasaki, à l'évêché résidentiel de Yokohama (*Japon*). Né le 26 octobre 1881, dans le dio-

cèse de Nagasaki, il fit ses études au Séminaire diocésain, fut prêtre le 4 juillet 1909.

— Une escadre américaine mouille dans le *Bosphore*, en face d'Istamboul, commandée par l'amiral B. H. Biery. Cet événement, conséquence immédiate des mesures économiques prises par les U. S. A. en faveur de la Turquie, marque la volonté du gouvernement américain de réaliser l'aide promise.

— A *Genève*, s'ouvre la première session de la Commission économique européenne, avec participation des Etats-Unis, de l'U. R. S. S. et de dix-huit autres pays. Son but est de faciliter le relèvement économique de l'Europe, et son rôle, de coordonner les problèmes immédiats.

— A *Bruxelles*, s'ouvre la Conférence devant élaborer les modalités de l'union douanière entre la Belgique, la Hollande et le Luxembourg.

SAMEDI 3. — M. Bayardelle, gouverneur général de l'A. E. F., est décédé des suites d'une congestion pulmonaire. Né le 18 février 1896, à la Martinique, administrateur-adjoint des colonies en 1932, secrétaire général de la Nouvelle-Calédonie en 1940, gouverneur des colonies en janvier 1943, il fut nommé gouverneur de l'A. E. F. en octobre 1944. Il était officier de la Légion d'honneur.

— Au 3e tour de scrutin, par 22 voix contre 8 à M. Latouche et 7 à M. Vallois, le R. P. de Jerphanion, S. J., est élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Le nouvel académicien, membre de de l'Académie pontificale romaine, enseigne à l'Institut pontifical d'Orient et au Séminaire des Missions d'Orient. Il est l'auteur de nombreuses études d'archéologie.

— A *Meaux*, ont lieu les obsèques de Mgr Feige, sous la présidence de S. Exc. Mgr Debray. Né à Mégève (Haute-Savoie), ordonné prêtre à Meaux, successivement professeur à la maîtrise, curé de Fontenailles, entré chez les Missionnaires diocésains de Paris de 1898 à 1910, il fonde, à la demande de Mgr Marbeaux, évêque de Meaux, les Missionnaires diocésains de Meaux, dont il devient le supérieur, et le reste jusqu'à sa mort, à l'âge de 90 ans. Il était prélat de Sa Sainteté et comptait soixante-six années de sacerdoce.

ETRANGER. — La nouvelle Constitution japonaise entre en vigueur, remplaçant celle de 1889.

DIMANCHE 4. — Ayant obtenu un vote de confiance à l'Assemblée nationale, par 360 voix contre 186, M. Ramadier se sépare des ministres communistes qui ont voté contre et les remplace par des ministres intérimaires.

— Le 13e centenaire de la mort de saint Sulpice le Bon, modèle des prêtres et des aumôniers militaires, est célébré à Vatan, dans le Berry, en présence de LL. EExc. NN. SS. Lefebvre, archevêque de Bourges ; Pinson, évêque de Saint-Flour ; Clabant, O. M. I. ; Courbe, auxiliaire de Paris. Les cérémonies avaient commencé le samedi 3, suivies par une foule nombreuse.

— En l'honneur du cinquantenaire de la fondation de l'externat Saint-Louis de Gonzague, à Paris, les Pères de la Compagnie de Jésus organisent de grandes cérémonies, au cours desquelles MM. Venard et Collonnier (professeurs de ce collège) reçoivent la croix de commandeur de Saint-Grégoire le Grand, que le Saint-Père leur a attribuée en raison de leur dévouement à la cause de l'enseignement chrétien. Le Pape a daigné envoyer, en outre, un télégramme à l'occasion de ce cinquantenaire, félicitant des travaux accomplis à cet externat ceux qui contribuent ou ont contribué à la prospérité de l'enseignement chrétien.

— A *Dalat*, une Conférence économique, qui réunit les représentants de tous les Etats de la Fédérations indochinoise, commence ses travaux.

ETRANGER. — L'*Osservatore Romano* annonce que Sa Sainteté vient de promouvoir à l'évêché d'*Oria* Mgr Alberico Semeraro, curé de Notre-Dame du Carmel, à Tarente.

— *A Rome*, la vénérable Alix Le Clerc, fondatrice des chanoinesses régulières de Saint-Augustin, morte le 9 janvier 1622, est béatifiée en la basilique Saint-Pierre. (Voir *D. C.*, t. XLIV, col. 641.)

— A *Fatima* (Portugal), a lieu le premier pèlerinage international de la Jeunesse féminine catholique.

— En *Angleterre*, une importante conférence militaire s'ouvre à l'école d'état-major de Camberley, où 180 officiers supérieurs étudient l'influence des nouvelles armes de guerre sur les opérations combinées de l'aviation, de la marine et de l'armée.

LUNDI 5. — Le *Journal Officiel* publie un décret portant modification de la composition du gouvernement et désignation des ministres intérimaires. Les fonctions de MM. Thorez, Billoux, Croizat, Tillon sont considérées comme ayant pris fin à la suite du vote qu'ils ont émis à l'Assemblée nationale le 4 mai. M. Yvon Delbos est chargé de l'intérim du ministère de la Défense nationale ; M. Robert Lacoste, ministre de la Production industrielle, de l'intérim du ministère du Travail et de la Sécurité sociale ; M. Jules Moch, ministre des Travaux publics et des Transports, de l'intérim du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Les attributions de M. Thorez sont déléguées à M. Teitgen, ministre d'Etat, vice-président du Conseil.

— La Confédération internationale des Syndicats chrétiens annonce qu'elle vient d'être placée par le Conseil économique et social de l'O. N. U. dans les organisations appartenant à la catégorie A au même titre que la Fédération syndicale mondiale. Elle pourra désormais déléguer des observateurs à toutes les séances publiques du Consei et être entendue par lui sur les questions relevan de sa compétence.

— Solidaire de ses amis communistes, M. Georges Marrane, ministre de la Santé publique et de la Population, n'ayant pas voté dimanche contre le gouvernement, puisque conseiller de la République donne sa démission au président du Conseil. M. Roclore, ministre d'Etat, est chargé de l'intérim (par décret publié au *J. O.* le lendemain).

ETRANGER. — A *Washington*, une Commission franco-siamoise se réunit sous la présidence d'un Américain. Elle est chargée d'examiner le problème que pose la revision ou la confirmation des accords de Bangkok et de Paris de 1937, qui fixent les frontières du Cambodge et du Laos.

— A *Istamboul*, M. Ismet Inonu, président de la République turque, reçoit M. Wilson, ambassadeur des Etats-Unis à Ankara, et les amiraux de l'escadre américaine qui mouille dans le Bosphore actuellement.

MARDI 6. — S. Exc. Mgr Droulers, évêque d'Amiens, est sacré, en son ancienne église Saint-Martin, à Roubaix, par S. Em. le cardinal Liénart, assisté de LL. EExc. NN. SS. Feltin et Lamy.

— Le Conseil national socialiste se réunit pour se prononcer sur le remaniement ministériel auquel a procédé le président Ramadier.

— Les Drs Boquet et Simonnet sont élus membres de l'Académie de médecine. On doit au premier, médecin-vétérinaire, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, des recherches sur la tuberculose depuis 1931. Le second, vétérinaire et docteur en médecine, professeur de physiologie à l'école d'Alfort, s'est consacré à l'importante question des hormones.

— Mort à Avignon, à l'âge de 89 ans, du bâtonnier Emile de Saint-Auban, qui fut une des gloires

barreau de Paris. Il a écrit plusieurs études créé, en 1891, *la Revue des grands procès,* ieil de l'éloquence judiciaire.

TRANGER. — De *Russie*, on annonce que le gounement russe vient d'émettre un deuxième prunt d'Etat de 20 milliards de roubles destiné ontribuer à la restauration et au développement l'économie nationale du pays.

— On annonce la mort de Mgr Monahan, archeue de Regina (*Canada*). Né à S. Lino, le 4 mai 2, prêtre le 4 juillet 1909, il fut élu évêque de gary en 1932, promu à l'archevêché de Regina 1935.

— La Commission politique de l'Assemblée de . N. U., réunie à *New-York*, décide que le Comité prême des Arabes de Palestine sera représenté ant elle au même titre que l'Agence juive.

— On apprend de *Venise*, où le tribunal militaire tannique vient de prononcer son verdict, que maréchal Kesselring, ancien commandant en ef des armées allemandes en Italie, est condamné mort.

— Aux *Etats-Unis*, la grève des téléphones prend dans les Etats du Minnesota, du Dakota du rd et du Sud, du Nebraska et de l'Iowa.

MERCREDI 7. — Le Conseil national du parti cialiste se prononce à une faible majorité 529 mandats contre 2 125) pour le maintien du nistère Ramadier.

— A Versailles, mort de Mgr Lebaut, vicaire néral depuis 1912. Né en 1867, dévoué à l'Action ciale, il fut un collaborateur et un continuaur de Mgr Gibier.

— Le XII[e] Congrès de l'Union postale universelle ouvre à Paris, au palais du Luxembourg, inauré par M. Vincent Auriol et réunissant les déléés de 85 pays. C'est la deuxième fois que Paris t choisi comme siège des assises de l'Union stale.

ETRANGER. — En *Angleterre*, la Chambre des ommunes se prononce par 368 voix contre 17 our ramener le temps de service militaire de x-huit mois à douze mois.

— En *Allemagne*, dans un message adressé aux oupes d'occupation, le général Clay affirme que « reconstruction de l'industrie allemande doit ntinuer et continuera, mais sous une direction rme, afin de l'empêcher de devenir à nouveau ne menace pour la paix ».

— Au *Brésil*, le tribunal supérieur électoral prononce la dissolution du parti communiste par voix contre 2.

JEUDI 8. — L'Assemblée nationale poursuit le ébat relatif aux sanglants incidents de Madaascar.

— A Orléans, le chef de l'Etat, M. Vincent uriol ; S. Em. le cardinal Roques, archevêque de ennes ; LL. EExc. NN. SS. Robin, évêque de Blois; icard de La Vacquerie, aumônier-inspecteur des oupes d'occupation ; Courcoux, évêque d'Orléans; inq ministres : MM. Teitgen, Depreux, Costeloret, Maroselli et Mitterand président les fêtes élébrées pour le 518[e] anniversaire de la délirance d'Orléans par l'armée de Jeanne d'Arc et our le 2[e] anniversaire de la capitulation de 'Allemagne.

ETRANGER. — Aux *Etats-Unis*, le Comité exéutif du Syndicat des employés des réseaux téléhoniques interurbains approuve l'accord mettant in à la grève et portant relèvement des salaires le 4 dollars 40 cents par semaine. Les 20 000 grévistes reprendront le travail le 9 mai.

— En *Italie*, la situation politique s'aggrave, en raison des difficultés économiques, financières et sociales.

— Par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande : le R. P. Werner Lesinski, des Frères Prêcheurs, est nommé évêque résidentiel du nouveau diocèse de *Tingchow*. Né à Berlin le 5 novembre 1904, entré dans l'Ordre des Frères Prêcheurs en 1925, ordonné prêtre à Cologne le 29 juillet 1932, après ses études de philosophie, de théologie et de droit canonique au scolasticat général des Dominicains de Dusseldorf, il partit pour la Chine en 1934. Depuis 1940, il résidait à Shanghang, près de Tingchow, comme vicaire de la province dominicaine.

Le R. P. Edouard Mason, des Fils du Sacré-Cœur (Missions africaines de Vérone), est nommé évêque titulaire de Rusicade et vicaire apostolique de *Bahr-el-Gazhal*. Né à Limena (diocèse de Padoue) le 8 novembre 1903, il fit ses études philosophiques et théologiques au Séminaire de Vérone, fit sa profession religieuse chez les Fils du Sacré-Cœur de Jésus, en 1920, fut prêtre à Limena le 11 juillet 1926, passa un an en Angleterre, fut destiné au vicariat de Bahr-el-Gazhal, où il fut professeur à Wau, à l'Ecole normale de Muppi, puis supérieur des écoles de Wau, et, après une nouvelle année passée en Angleterre, secrétaire de l'office (gouvernemental) de l'Education et supérieur de la station missionnaire de Bussere.

VENDREDI 9. — Sur la proposition de M. Ramadier, le président de la République signe les décrets nommant les nouveaux ministres : MM. Daniel Mayer (S. F. I. O.), au ministère du Travail ; Robert Prigent (M. R. P.), à la Santé publique ; Letourneau (M. R. P.), à la Reconstruction ; Eugène Thomas (S. F. I. O.), aux P. T. T. ; Paul Béchard (S. F. I. O.), à la Défense nationale. M. Teitgen, vice-président du Conseil, est chargé de la fonction publique qui faisait partie des attributions de M. Thorez. Le Cabinet ainsi remanié compte 12 socialistes, 6 M. R. P., 5 R. G. R. et 2 indépendants.

— Depuis hier, 200 délégués, venus de toute la France et représentant quelque 4 000 Associations familiales rurales, participent, sous la présidence de M. Robert Lerebours, au Congrès organisé par la Confédération nationale de la famille rurale, et consacré aux problèmes de la sécurité sociale.

— Une prime horaire à la production de 3 francs, leur étant accordée, les ouvriers des usines Renault, en grève depuis le 25 avril, votent pour la reprise du travail.

ETRANGER. — La presse annonce l'élection du T. R. P. François Emenenger, de nationalité suisse, comme Supérieur général de la Société du Divin-Sauveur, dont le Chapitre vient de se réunir à Rome.

— Aux *Etats-Unis*, le projet Truman d'aide à la Grèce et à la Turquie est voté par la Chambre des représentants par 287 voix contre 107.

— La Banque internationale de *Washington* vient d'accorder un prêt de 250 millions de dollars à la France.

— A *Hambourg*, 120 000 ouvriers manifestent pour protester contre la famine.

SAMEDI 10. — Au cours d'une cérémonie aux Invalides, M. Ramadier remet la médaille militaire à M. Churchill (arrivé la veille à Paris), qui reçoit en même temps la croix de guerre.

— Sur proposition du ministre de l'Intérieur, M. Léonard, préfet de Seine-et-Oise, est nommé préfet de police.

— Le Conseil des ministres, réuni à l'Elysée sous la présidence de M. Vincent Auriol, prononce la dissolution par décret du « Mouvement démo-

cratique de rénovation malgache » et des organisations dites « Jeunesse idéaliste malgache » et « Panama », qui sont à l'origine des troubles survenus à Madagascar.

— M. Charles Luizet, ancien préfet de police, est nommé gouverneur général de l'A. E. F.

ETRANGER. — En *Espagne*, le gouvernement accepte la démission de M. Maleu y Plaz, représentant son pays à Paris, et le remplace par M. Aguirre de Carcer.

DIMANCHE 11. — On signale à *Madagascar* de violents combats, principalement autour de Mananjary.

ETRANGER. — *La Croix* annonce les funérailles nationales faites au *Pérou* à un religieux français, le R. P. Dintilhac, fondateur et recteur de l'Université catholique de Lima. Il appartenait à la Congrégation des Pères du Sacré-Cœur de Picpus.

LUNDI 12. — La grève reprend aux usines Renault, où cinq ateliers ont cessé le travail.

— M. Georges Putrament, ministre de Pologne à Berne, est nommé ambassadeur à Paris. Né en 1911, rédacteur en chef d'un quotidien polonais, il a représenté son pays à la Commission d'enquête de l'O. N. U. dans les Balkans.

ETRANGER. — Après un voyage de trois mois dans l'Empire sud-africain, la famille royale d'*Angleterre* rentre à Londres.

— M. Acheson, sous-secrétaire d'Etat aux *Etats-Unis*, démissionne. Il est remplacé par M. Albert A. Lovett, banquier new-yorkais et ancien secrétaire adjoint à l'Air au département de la Guerre.

— L'ouest de l'île de *Bornéo* est érigé, à Pontianak, en Etat autonome qui se placera dans le cadre des Etats-Unis d'Indonésie.

— A *Vienne*, s'ouvre la session de la Commission quadripartite chargée de préparer la voie au règlement des problèmes autrichiens laissés en suspens à la Conférence de Moscou. Le général Cherrière, haut-commissaire adjoint de la République française en Autriche, représente la France.

MARDI 13. — *La Croix* annonce la nomination par S. S. Pie XII de M. le chanoine Arquillière comme prélat de sa Maison. Doyen de la Faculté de théologie de Paris, professeur à l'Ecole des hautes-études (Sorbonne), Mgr Arquillière est un historien de grande valeur, spécialisé dans l'étude du haut moyen âge et des théories politiques de l'époque. Il a écrit plusieurs études et il dirige, aux Editions école et collège, la collection « Manuels d'histoire de l'enseignement secondaire ».

ETRANGER. — On annonce la conclusion, à *Louang-Prabang*, d'un traité d'amitié franco-laotien signé par M. Bollaert, haut-commissaire en Indochine, et le roi Sisavong-Vong.

— A *La Haye*, s'ouvre le Congrès de la Fédération internationale des producteurs agricoles, auquel sont représentés trente-trois pays.

— A *Rome*, M. de Gasperi démissionne. C'est à la suite de l'opposition du parti socialiste majoritaire de M. Nenni devant un éventuel remaniement du Cabinet (élargissement de la base gouvernementale vers la droite), que le président du Conseil italien a décidé de remettre la démission collective du Cabinet au président provisoire de la République.

MERCREDI 14. — Le Conseil des ministres nomme le général Juin résident général au Maroc, en remplacement de M. Eirik Labonne, chargé de mission auprès du gouvernement pour la réorganisation de l'Union française.

ETRANGER. — En *Belgique*, le gouvernement rejette les demandes soviétiques concernant le rapatriement des réfugiés baltes et polono-ukr… niens employés dans les charbonnages belges.

— Aux *Etats-Unis*, le Sénat adopte, par 79 vo… contre 4 le projet de loi d'aide de 350 millions … dollars aux pays dévastés.

JEUDI 15. — Le général de Gaulle célèbre … Bordeaux la mémoire du gouverneur général Ebo… en présence de Mme Eboué, du préfet de la Giron… du maire de la ville et du général commandant … 18e région militaire. Dans son discours, il décla… notamment que « seul un Etat fort peut mener … bien l'œuvre française dans les territoires d'out… mer ».

— M. Ramadier lance un appel radiodiffusé a… cultivateurs français, en raison des circonstanc… particulièrement graves dans lesquelles se trou… actuellement la France quant au problème du b…

ETRANGER. — A *Rome*, en cette fête de l'Asce… sion, en la basilique Saint-Pierre du Vatican, … déroulent les cérémonies en l'honneur de la canon… sation de Nicolas de Flue, de nationalité suis… Saint de la réconciliation et de la paix. Plus … 6 000 Suisses, délégués officiels des cantons, dél… gués du clergé, pèlerins, assistaient aux cérémoni…

— L'Assemblée générale extraordinaire … l'O. N. U., consacrée à la question palestinienn… se termine après treize jours de débats. Par 40 vo… et 13 abstentions (Etats arabes et slaves), e… adopte une résolution définissant la composition … la Commission d'enquête composée des représe… tants de 11 nations neutres et demandant à to… les peuples d'éviter toute action susceptible d'a… graver le conflit palestinien.

— Aux *U. S. A.*, le Sénat et la Chambre d… représentants approuvent le texte définitif de … loi concernant le programme de 400 millions … dollars d'aide à la Grèce et à la Turquie.

— Le R. P. Etienne Harrington, Irlandais d'o… gine, provincial pour l'Irlande de la Société d… Missions-Africaines de Lyon, a été élu Supérie… général de cette Société, dans la septième asse… blée générale. Il est âgé de 48 ans.

8 juin 1947. — N° 992. — Nouvelle série : N° 80…

Ce numéro contient :

Le numéro 991 a été tiré à 15 200 exemplaires.

Le directeur : R. Berteaux.

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse », 5, rue Bayard, Paris-8e.